

Brèves littéraires

Brèves

Les mains tachées

Alexandra Valiquette

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Valiquette, A. (2006). Les mains tachées. *Brèves littéraires*, (73), 54–54.

ALEXANDRA VALIQUETTE

Les mains tachées

*Premier prix
Concours intercollégial de poésie*

Ça ne paraît pas, mais j'ai les mains tachées. Tachées de suie, à cause de ma chandelle capricieuse, tachées de betteraves, que j'ai mangées au souper, tachées d'étampes, vestiges des derniers bars où je suis sortie, tachées de colle, parce que j'adore bricoler, tachées de rouge à lèvres, testé à la pharmacie d'à côté, tachées de colorant vert, datant d'un certain glaçage, tachées de numéros de téléphone, et de choses à ne pas oublier... J'ai les mains tachées, des poignets aux ongles, des paumes aux doigts. Tachées de savon, des couches et des couches de savon, de toutes les couleurs, de toutes sortes de fragrances... J'ai les mains tachées d'autres choses, choses qui n'ont jamais paru. Tachées de baisers, tachées de caresses, tachées de tendresse... mais j'ai surtout les mains tachées de lignes, lignes qui témoignent de toutes ces taches, de tout ce temps qui file, défile et refile, de tout ce passé qui, j'aurai beau frotter, ne voudra jamais s'effacer.

ÈVELYNE VIGNEUX-SALESSE

Exhalaison

*Deuxième prix
Concours intercollégial de poésie*

Mon odeur cinglante échouée
Sur un tapis cloué sous ta main
Sourde, lente parmi les vents ivres
Dansant un schisme sauvage

Sous une lune tremblante
Émerge l'ancre
L'index en déroute
Sur une plage sonore

L'essor silencieux des liquides
Douce agonie de septembre
Les doigts se replient sur des coléoptères
L'espace mort se meut en un hurlement

Dans l'abîme de ta bouche un naufrage
Une île immense.

KEVIN OUELLET-LITALIEN

Le clapier

*Troisième prix
Concours intercollégial de poésie*

nos talons mis au clapier
nos têtes fendues ricochent
comme des caillots d'esprit
[assommés dans un automne pesant

je voyage
toi sur moi dans le peu
avec ta tête qui luit et la mienne qui leurre

tu sais
moi ça me plairait bien de partir là-bas
le soir de mettre les restes dans une boîte
de marcher le désert et de tirer ta voix

plastifier le beau temps et le mettre sur nous deux

les sourires dans les serrures sont
[comme des voix dans les trous
j'ai étalé le carrelage jusqu'en France
pour mettre ta marge en mauve

la petite idée qui éclate
c'est l'amour dans une gorge

quand on flotte sur la Seine
c'est un parquet d'époque
les gens vibrent dans des vocalises de nègres
et vont et viennent et vont et viennent

on nous pêche dans nos souliers
une crème de nuit jouée sur un accord cassé
un baume de syntaxe quand l'Europe est sale

ta frange
quand elle respire
mâchouille l'arôme de mon cou



In cammino
Acrylique, 2001
101 cm x 81 cm
Gianni Turella
Photo Giorgio Ceriani

STÉPHANE BRAULT

brutalement silence
j'erre par la fuite
des paupières
toute nuit contredite

surpris dans son indifférence
le monde traîne
comme un beau geste

lumière scandée du souffle
prières verticales
arpentant l'oubli

ALEXANDRE FAUSTINO

Tout près
elle caresse son grand cahier noir
au fil du silence je l'ai bien connue
les érables saignent en elle
juste à côté de têtes proférant la parole des solitudes
au fond d'un climat suspendu
j'ai juré mille fois
de nous voir à la fin des âges
devenir ces êtres diaphanes
aux travers desquels s'écoule
un rûle tourné au vif

Par le fuselage des nuits
cheveux défaits et sa figure
couverte de fragments d'une époque apprise
c'est tout juste si elle respire
devant moi le miroir des cauchemars
lorsqu'elle voit la preuve du repas
et se jette sauvagement
sur la jouissance qu'on garde à la bouche
— Huit fois je l'ai connue en toi
juste après la scène des Rocheuses
tant de fois les lèvres crèvent dans sa main
avec tout ce que contiennent les tempêtes

Lorsque nous voyons nos souillures demeurées
un seul témoin subsiste-t-il
échappé du ventre de la cérémonie
où se lèche le spectacle de disparus
vous me demanderez nombre de ces peaux
trempées en ce corps
fécondé par la parole
une méthode nouvelle s'échappe des bouches
tracée d'une garnison de culte

on aura peine à échapper
à d'innombrables existences

FRANCINE MINGUEZ

Je ne résiste pas

Je sais tout de toi, connais les balbutiements,
les rameaux des syllabes près des rochers,
la beauté érosive des pores de ton texte
la terre qui se rompt, flottantes racines,
poussières, toutes choses qui brillent
sous les pierres, par leur absence aussi,
cette sorte d'éclosion
ces feuilles, ces bourgeons au milieu
des remous, des nénuphars
et tu te dresses dans la fragile transparence
tu imposes de ton regard comme on impose
les mains au simple bord des jours.
L'horizon bouge et se colore
je ne résiste pas, je ne résiste pas.

Je ne sais rien de toi, je frôle ce bras
cette présence effilée, les mots toison, foison,
chevelure sur la planète chauve
esquissent une danse, quelques instants,
les pierres polies s'inclinent
bruit aboli sur ton passage,
tous cris retenus multiplient les décors
strophes catastrophes, mais où es-tu
la lumière à l'assaut
trace les corps ouvre l'espace, tu n'es plus là
tu retentis cruellement, je ne sais rien de toi
de ton chant, ton babil, tes voyages,
de ta toute petite enfance, tes toupies dans les nuages,
des ondes séculaires, molécules, spirales
vivent et coulent en moi, mais je n'ai pas le temps.

Une douleur indistincte, des figures de plaisir
quelques images dans les remous nous passions
nous-mêmes, à la surface du brouillard,
nous entrions, tout était égal, l'un dans l'autre
et ça se bousculait, comme en nous-mêmes,
et nous savions, il me semble, presque indécents,
que la légèreté pesait lourd
dans les rampes des lampes, comment
sentir le temps ? Je ne résiste pas, je ne résiste
pas. Et, à la fin, tout accord, oui,
nos chemins dormeurs
même vaine chevauchée
mêmes mains fermées, veines ailleurs
trajet rageur aboutissant, trois
lettres maudites, refonte de tous les
temps humains inhumains dormance dans les demains
tomorrow maybe mañana il faut écrire fin
écrire fin en trop gras caractères

ton absence me pue, je la maudis pour l'accepter
mais je résiste et veille en simple corps
spectatrice, mains ouvertes sur le songe, perdue de toi,
je ne sais rien de mon chant, mon babil, mon essence
rien de ma petite enfance, rien des toupies des nuages
rien des iris du mystère, des fougères
rien de ce tout, épars et tellement pillé,
et de l'ultime terre déchirure
rien de l'arrachement, je ne sais rien
je ne résiste pas, je ne sais, ne suis rien.

Sur les nuages galopins,
tous les chemins fondus, toutes passerelles,
galimatias
froissent l'ombre ;
chacun des bouts d'espace, ta voix s'insinue
mais une noirceur sans issue m'assassine
dans les fougères de ta mort aux secondes
je n'ose écrire « banal accident » « parc des Laurentides »
je pense parfois que la parole tue
m'est dite encore plus fort
mais hélas il y a les fusils
les orignaux de la mort
et si, face à la mort, on est en beau fusil
s'il y a toujours la mort c'est que toujours on vit
mais c'est toujours si con...

CHARLES ANDRÉ NADEAU

clair-obscur

se voir plus grand que l'arbre
sur un miroir de neige
juste avant la brunante

et cette silhouette nocturne
sous un rayon de lune
comme un loup solitaire

mes mots sont noirs
avec des vides
pour la lumière

traces

ce léger brouillard
sous le vent d'une fontaine
est la chevelure
du passage d'un homme

il arrose les plantes
mais il n'est pas une pluie

sur un pont lointain
l'instant d'un lampadaire
il sera peut-être l'ombre
de la débride d'un fleuve

on le verrait mieux
s'il n'était qu'un livre

FRANCIS CATALANO

Il neigeait doucement

Il neigeait doucement
sur la plaque continentale
comme il avait neigé durant tout l'âge de pierre
une simple chiquenaude sur l'ADN
m'entraîna vers le tourniquet des errances
cette chute dans l'Animal farouche
c'est l'Ours et l'Étoile polaires embrasés
— *c'est encore un gouffre noir*
s'ouvrant sur un gouffre blanc
plusieurs ciels empalés dans la nuque
parvenir au triangle de l'Ungava tandis que le climat
un à un enlève ses châles
les glaces sans ardeur retournent à l'eau
là seulement là découvrir en un tapotement
de la paume sur les lèvres
que du fond du gosier peut naître
un cri plus pur que l'hameçon.

Traduit par l'auteur et relu par Antonella D'Agostino

FRANCIS CATALANO

Nevicava lentamente

Nevicava lentamente
sulla piattaforma continentale
come era nevicato durante tutta l'età della pietra
una semplice spintarella al DNA
mi condusse verso il turbine dell'errare
questa caduta nell'Animale selvatico
è l'Orso e la Stella polare infiammati
— *è anche un abisso nero*
che si apre su un abisso bianco
numerosi cieli infilzati nella nuca
giungere al triangolo dell'Ungava mentre il clima
uno ad uno toglie i suoi scialli
i ghiacci senza ardore tornano all'acqua
lì solo lì scoprire che battendo
col palmo sulle labbra
dal fondo della gola può nascere
un suono più puro dell'amo.

C'est toi, Big Brother?

Hic et nunc, comme une télé-réalité colorée
moi, Saint-François, je vais
à travers les prés piégé par ce soleil électro-optique
et je parle avec les ouvrières et les hirondelles
avec les fleurs, intimement, ouvertement
sous l'éclairage des feuilles, du miel, d'un essor d'ailes
puis soulevé à hauteur d'ivresse
du bout pixelisé du doigt
je touche la forme insatisfaite des nuages
un rêve métamorphosé en nuage
en fait je parle de moi pollinisé dans l'air
à l'abeille de mes errances
à l'hirondelle, à sa langue goûtant
l'insecte volant ou non
moi, Saint-François qui d'Assise
ramène le blanc et le vert de la neige et des prés
du faire, du non-faire
du laisser faire de la fleur
qui à force d'accumuler les flocons plie
et devient cristal
et une fois cristal
donne à voir le monde
que tout le monde voit.

Big Brother sei tu?

Hic et nunc, come un grande fratello colorato
per i prati intrappolato da questo sole elettro-ottico
io, San Francesco, vado
e parlo con le operaie e le rondini
con i fiori ora, fuori, dentro
la luce illumina le foglie e il miele e le ali spiegate
e sollevato, alzato ad altezza d'ebrezza
con la punta pixelizzata del dito
tocco la forma mai realizzata delle nuvole
un sogno fatto nuvole
parlo insomma a me stesso impollinato nell'aria
all'ape delle mie assenze
alla rondine, alla sua lingua dal sapore
di insetti volanti e non volanti
io, San Francesco che da Assisi
porto il bianco e il verde
della neve e dei prati
del fare, del non fare
del lasciar fare del fiore
che accumulando i fiocchi alla fine si china
e diventa cristallo
e diventando cristallo
fa vedere il mondo
che tutti vedono.

CHLOÉ CINQ-MARS

La Lettre

J'avais douze ans. Ce soir-là comme tous les soirs, la porte de ma chambre était fermée. Je fixais son pourtour incandescent, les yeux grands ouverts dans le noir. J'essayais de ne pas ciller. Si j'avais pu, j'aurais retenu mon souffle jusqu'à ce que maman arrive. Je savais qu'elle allait monter. Pas pour m'embrasser - il y avait déjà des années que le rituel du baiser avait cessé - mais parce qu'elle n'aurait pas pu faire autrement après avoir lu ma lettre. Plus tôt, j'étais descendue au salon, le corps endolori par les sanglots, pour lui dire que je lui avais écrit un mot qui l'attendait dans son bureau. Ça l'avait déçue. Elle croyait avoir déjà démystifié toutes les merveilles de la vie, ou presque, pour ses enfants. Comment pouvais-je encore avoir la bouche scellée par la pudeur ? Et pourtant, la lettre existait. Je venais de la glisser sous la porte de son bureau, lieu interdit, indissociable de ma mère romancière, plein de personnages complexes qu'il fallait comprendre, dont on devait discuter sans répit quand maman n'était plus auprès d'eux, quand elle était avec nous, étrangère dans la cuisine de papa : une fée loin de son royaume. Longtemps, j'ai voulu marier ma mère. Mais pas ce jour-là. Ce jour-là, je ne voulais plus marier personne. Jamais.

Je me rappelle être restée longtemps comme ça, immobile dans mon lit, avant d'entendre la singulière

mélodie de ses pas dans l'escalier. La porte a grincé doucement, à peine, juste assez pour que ma menue maman se faufile dans ma chambre et pour qu'une large lézarde de lumière trace son chemin dans l'obscurité hostile et aille trouver refuge contre la vieille tapisserie florale de mon mur.

— Tu veux que j'allume ?

— Non.

Maman s'est assise par-dessus mes couvertures. De sa main libre, elle a fait un peu de place pour mon visage dans la broussaille de mes cheveux. De son autre main, elle lissait ma lettre sur sa cuisse. Elle n'a pas parlé tout de suite. Pas encore. Je ne sais plus si elle a souri. Je ne sais pas si on peut sourire dans ces cas-là.

J'ai pleuré. J'ai pleuré de me voir dans ses yeux telle que je m'étais montrée dans la lettre. J'ai pleuré de honte. Je me souviens qu'elle est restée calme.

— Qu'est-ce qui peut bien t'arriver de si terrible ? Une belle fille comme toi...

— Je suis pas belle, je suis maigre.

— J'étais pareille à ton âge.

— Je suis rien qu'un « Tas d'os ».

— Comment tu peux dire ça ?...t'es une belle fille, tellement intelligente, indépendante, tellement sage...

— Arrête de me traiter comme si j'étais une petite fille modèle.

— Mais t'es une petite fille modèle, Béatrice.

— Dis-moi pas ça, maman...

Je lui aurais déchiré son air serein avec les ongles ! Maman, l'école me tue ! Je n'y ai aucun ami, j'y suis une moins-que-rien, une ratée. Que peut-on avoir tant raté à cet âge ? Aujourd'hui, c'est quelque chose qui m'échappe. Ça a sans doute échappé à maman aussi. Et pourtant, elle saisissait la gravité de la situation mieux que je ne le faisais moi-même. Elle ne savait pas en quoi cette nouvelle école pouvait être si effrayante. Elle ne connaissait même pas le sens de l'expression *nerd*. Elle ne savait qu'une chose : son bébé voulait mourir. Ce qui avait motivé mon geste n'avait plus d'importance. Il n'y avait pas d'explication valable, pas de justification possible : son enfant de douze ans avait voulu s'enlever la vie.

On a parlé longtemps toutes les deux. Elle m'a laissée me plaindre de vétilles qui n'en étaient plus.

— Je veux plus être une petite fille sage. Je veux des « Doctor Martens ».

— Des bottes ou des souliers ?

— Des bottes. Rouges.

— T'es sûre que t'as le droit d'aller à l'école avec ça ?

— J'y retourne plus, à l'école. J'aime mieux mourir.

— Dans ce cas-là, vas-y plus. Mais meurs pas, Béa, ça serait trop triste.

Elle m'a laissée raconter ma petite tragédie de fillette harcelée pour s'épargner une tragédie pire que celle-là, une tragédie innommable.

— Tu sais, maman : c'est dur d'être un enfant. Je voudrais pouvoir vieillir tout d'un coup...

— Je pense que c'est ce qui est en train de t'arriver, ma belle chouette.

Je n'ai pas guéri tout de suite : j'ai encore dans mon journal de l'époque les ébauches de plans terrifiants, les dessins insensés, qui s'étendent sur l'année... Mais ma mère ne m'aurait jamais laissé faire. Cette année-là, ma mère m'a changée d'école, elle m'a fait faire du ski, du théâtre. Maman a aussi remplacé la tapisserie de ma chambre. C'est beaucoup plus tard que j'ai réalisé que tout ça faisait partie de sa stratégie pour me garder en vie.

Et pourtant, ce soir-là, elle n'a fait que me border et m'embrasser et elle est retournée à son bureau, comme si tout ça était sans grande importance. Mais, la nuit, elle n'a plus jamais laissé la porte de ma chambre fermée.

MONIQUE JOACHIM

L'ânée

Lorsque JE se fit attaquer par des malandrins à l'âge de huit ans sur une route sans cervelle, il y avait un âne dans un champ voisin qui assista sans broncher au brigandage. JE, profondément ému du silence de la bête, lui confia :

— Je ne veux plus être un enfant ; je veux être un âne...

... et il le devint. Il s'appela désormais MOI, apprit à se taire et songea à balader son amnésie de par le monde.

En fait, l'histoire n'est pas si simple. Le pelage gris du MOI aimé, choisi, ne masquait que l'âme, de sorte que le JE visible, dont on ignorait la transfiguration, dut, comme tous les autres gosses, faire ses devoirs, aller en classe et même jouer aux billes pendant la récréation. Rien ne lui réussissait en ce domaine, si bien qu'on lui lançait sur tous les tons :

— JE, vous êtes un âne...

... et le petit souriait de toutes ses dents.

Un jour d'insuccès notoire, il entendit ses professeurs aux abois murmurer :

— Si seulement JE pouvait découvrir ce qu'est l'école buissonnière et ne plus venir entacher nos parquets de ses ânonnements !

Cette remarque ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. JE pendit définitivement ses vêtements de garnement à une patère du vestiaire, s'emplit les poches de cailloux, mit ses sabots de MOI et entreprit, l'esprit ensoleillé, la conquête d'analphabètes horizons.

Ah ! l'euphorie des premières épopées... communion parfaite du mutisme de la nature et des secrets d'autrefois ! MOI et JE lanternaient à chant de paysages, unis comme des amants, enlacés sous la bâche rouge en dos d'âne sur leur être, leur servant tour à tour de couverture à la belle étoile, de nappe à l'heure du goûter, de selle à l'orée des marécages. La vie n'était que foi. L'été n'était que joie.

Puis, les froids s'amenèrent. Émerveillé des novices frimas, MOI commit quelques âneries sans importance à flanc de verglas. JE, lui, se permit des enfantillages beaucoup plus graves, ornant de graffitis acerbes la glace des prairies, si bien et si loin qu'il se retrouva bientôt à des lieues et des lieux de MOI. Il aimait errer seul au creux de vallons riches en abbayes. On aurait dit que ni la neige des sentiers ni la fricasse des pâquis ne suffisaient à engourdir ses mémoires. Ce n'était qu'au sein de la pierre sainte qu'il trouvait engelure adéquate à ses souvenirs. MOI caracolait derrière lui en hurlant :

— Mais attends-moi ! Qu'est-ce que c'est que ce semblant de voyage ?

C'est là, au giron des mortes saisons, que JE prit conscience qu'entre un MOI ruant dans les brancards au moindre écart de chemin et un JE épris d'ascétisme et de recueillement, il n'y avait plus de périple possibles. L'âne MOI, navré de cette fin abrupte du

gailuronage, se tint stoïque sur les bitumes, souriant d'une noblesse qui lui donnait envie de mordre. JE, devenu moine, s'emplit la tonsure de vent hautain, ajusta d'une main ferme ce qui lui restait de vêtue... une pauvre corde autour du cou... et mit cap sur la penderie où, dans le naguère de ses ans, il avait remisé des fringues de gamin.

L'école avait depuis belle lurette disparu. L'enfance en son absence avait pris feu. Il ne restait de ses jeunes années que grisaille terne et odeur de brûlis dont il s'habilla tant bien que mal le cœur à l'aube de singulières bourlingues.

Partir en vadrouille est une chose. Faire le ménage de ses errances en est une autre. Les fumées emportées dans ses bagages devinrent vite soirs, puis ténèbres, puis cauchemars. Vers les minuit d'une de ces nocturnes accablantes, JE, bien à son insu, poussa un cri :

— Qu'ai-je donc fait de MOI ?

L'hosanna libérateur était lancé. La galopade ne se fit pas attendre. En moins de temps que prennent les rêves apaisés à devenir oubli, MOI se retrouva dans l'étreinte de JE.

De l'alcôve des neuves alliances, à peine s'échappa ce murmure de l'âne :

— Ne dompte jamais mes janviers.

N'allège jamais le bât de mes pèlerinages.

VICKY MORIN

Le Vent parfois

Il est une femme qui habite tout au bout de la route. Une longue route oubliée, qui n'a jamais été asphaltée. Il est une femme, cette femme. Cette femme comme moi.

Elle sort sans prendre de parapluie quand il pleut. Je l'ai remarqué. Ses cheveux lourds se collent alors autour de son visage et sur son front. Elle n'a pas d'âge quand il pleut. Et elle ne parle pas sous la pluie.

Où va-t-elle lorsque ses pas s'empressent en ligne droite? Est-elle affolée lorsqu'elle porte sa paume à sa joue en regardant le ciel? Sa respiration est-elle aussi désordonnée que ses mouvements quand le vent souffle plus fort qu'elle? Je ne le lui ai pas demandé.

Il est une femme tout au bout d'une longue route. Une grande route oubliée et la pluie y tombe comme des cheveux lourds. Comme moi, cette femme désordonnée n'a pas d'âge. Elle ne parle jamais du vent. Elle est le vent. Elle a cassé déjà plusieurs arbres par le passé. Et chaque fois elle a pleuré. On ne devient pas le vent sans craindre de souffler plus fort que les hommes. Quand on est le vent, on pleure parfois, comme le ciel quand il se casse.

Est-elle triste, cette femme du bout de la route ?

Moi, je ne suis pas triste, mais je ne te dirai pas mon âge.

Quand elle marche à vive allure, elle s'agrippe à un petit sac brun qu'elle tient sur son sein. On ne sait pas trop bien s'il est de cuir ou de tissu, ce sac ; elle le broie presque dans ses paumes. Un arbre cassé ne se relève jamais, c'est peut-être bien cette idée qui accélère son pas. Il y a ce petit sac brun qu'on observe et qui intrigue ; est-il rempli d'un chagrin grand comme le ciel ? Le brun de ce sac et le brun de ses yeux, c'est l'automne tout au bout de la route. Et il pleut sans arrêt.

A-t-elle jamais eu d'enfants ? A-t-elle déjà eu cet âge où on rêve une enfance pour quelqu'un d'autre ? Je ne sais plus mon âge et je ne me rappelle plus son nom. Il est des mirages de verre ou de chair qui nous plaisent et qu'on finit par espérer ; mais est-il possible de se perdre dans ce reflet qui est un peu trouble et dont les contours ressemblent à un ciel de pluie, l'automne ? Les anneaux brisés autour de ses doigts en déchirent-ils la peau fine ? La main d'une femme ne devrait jamais porter le rouge du malheur, j'en suis certaine quand je fixe mon âge.

M'arrive-t-il de lui sourire quand je la croise ? Les arbres cassés ont-ils quelques soubresauts durant l'agonie ? Combien d'automnes depuis la fin de l'hiver, hier ? Quel jour sommes-nous quand la femme du bout de la route laisse échapper son petit sac brun sur la terre, sous la pluie ?

Au bout d'une longue route, il est une femme dont l'âge ressemble à une dérouté intrigante. Son regard de verre brisé déchire ma vie quand je pose les yeux sur le petit sac brun qu'elle porte sur son sein. Je n'ai jamais eu d'anneau au doigt, mais ma main a souvent rougi sous le vent.

Il y a la lourdeur du front de cette femme sous ses cheveux mouillés, emportés par le vent. Mon âge n'apparaît pas sur mon front, mais il est lourd comme la terre mouillée de cette route où habite une femme dont le sac s'en va au vent. Dans quelle ville sommes-nous quand je te parle de mes mains rougies et de l'âge que je n'ai pas ?

Il lui arrive de ne pas marcher à vive allure. Alors, moi, je me dérobe et l'observe ; sa lenteur frappe d'abord et sa dérouté toute douce la berce vers nulle part. Je n'ai jamais vu autant de vent dans une seule personne. J'aurais envie de tenir sa main, mais elle est fermée sur le brun d'un sac qui repose sur son sein. A-t-elle une voix, dans ses silences du bout de la route ? Est-il quelqu'un l'automne qui lui parle de la pluie et qui embrasse son front quand elle a un âge nouveau ?

Je ne me rappelle plus le nom des vents qui cassent parfois les arbres, l'automne venu. Si je te dis mon âge, laisseras-tu tomber ma main sur la terre froide et mouillée de cet endroit où je ne suis plus ?

Je ne vais plus nulle part quand il pleut, de peur de croiser encore et toujours cette femme du bout de la route dont le regard cassé et dérouté ressemble aux

âges qui me font peur. Je n'ai pas eu un jour cet âge où on rêve une enfance pour quelqu'un d'autre. Je n'ai jamais eu l'âge des gamines de ma rue.

Ma main toute rouge et mon arbre cassé tourbillonnent dans le vent de mes silences pluvieux. Cette femme comme moi. Cette route. Cette femme au bout de sa route, et le vent parfois qui me la ramène un peu plus près, quand elle vient remplir le petit sac brun de ces poisons qui ont soufflé sur nos vies, la mienne, la sienne, un jour. Tant de pluie venue du ciel, tant de bouteilles de vin tenues sur son sein. Dans un petit sac de papier brun. Ma main qu'elle n'a plus tenue un jour, sa main qui s'est agrippée à la couleur pluvieuse d'un sac rempli de vent et d'arbres cassés. Je te le dis maintenant, cette déroute liquide, c'est une pluie qui étouffe et qui alourdit les cheveux, mais qui casse aussi les vies, la mienne et celle de cette femme du bout de la route. Je ne sais plus très bien son nom. Mais je l'appelais maman.

Quand j'aurai cet âge, l'âge qu'il faut pour ça, j'irai parler avec cette femme du bout de la route, au bout de ma vie. Je voudrais bien revoir ses mains et me blottir à la place de ce petit sac brun qui l'a emportée loin de moi, comme une bourrasque.

Je ne suis pas triste. Mais il y a le vent parfois.

Il est cette femme qui habite tout au bout d'une route et dont la voix me rappelle quelque chose. Comme une légère pluie sur le toit de l'enfance, l'automne.

SUZANNE PARÉ

Pourquoi minuit sonne-t-il si tôt ?

*Il ne faut cesser de s'enfoncer dans sa nuit ;
C'est alors que brusquement, la lumière se fait.*

Francis Ponge

Escobarderie châtrée, je m'arrête malgré moi, souffle éteint, et pose un regard acéré sur les années trop vite écoulées.

Le miroir du temps me réfléchit une accablante impression de malaise. J'ai vécu bien à côté de moi, trop préoccupé de m'inventer une fable à laquelle je me suis accroché comme un gamin à son jouet fétiche. Je n'ai pas su habiter mon être. Je n'ai pas su vivre. Où me suis-je égaré ? À quel tournant ai-je, sans aucune indulgence, éradiqué mes origines ?

Motivé uniquement par la réussite sociale, j'ai multiplié les journées de seize heures, où mon ordre du jour attestait de l'autorité et de l'ascendance que j'exerçais sur mon entourage. Dès la porte de mon bureau franchie, l'adrénaline me fouettait. J'ai obtenu bien des honneurs. La reconnaissance publique m'a nourri. Je m'en suis gavé.

En toute lucidité, j'ai adopté ce comportement malavisé. La place que j'estimais mériter dans la

société reflétait le dédain que j'accordais au manque d'ambition. Mon leitmotiv, *Ad augusta per angusta*¹, pressait mes pas. Né de parents ouvriers, je me suis juré de dépasser leur misère. J'avais quinze ans quand m'est apparue la petitesse de leur existence. Je n'ai négligé aucun effort, travaillant le soir et la nuit pour payer mes études. Le sommeil écourté devint une pratique régulière. Il me fallait conquérir l'univers et me hisser au premier rang. La politique m'intéressait. Le commerce davantage encore. Je m'y suis glissé comme une épée dans son fourreau. J'ai voulu construire un empire et j'y suis arrivé. Mes hôtels essaient partout à travers le monde.

Marie-Claude était fille d'ambassadeur. J'en suis tombé amoureux et nous nous sommes mariés. Très rapidement, naquirent Marie-Noëlle et François. Nous avons emménagé dans une résidence cossue, avec vue sur le fleuve. Mon plan de vie, ébauché à l'adolescence, se déroulait tel que prévu. À trente-huit ans, je serais millionnaire. Ce chiffre me hantait. Je ne voyais plus mes parents depuis longtemps, mais n'en éprouvais aucun regret. Malgré mes offres répétées, ils avaient préféré demeurer dans leur dénuement. Je les aperçois là-bas qui me tendent la main, mais je ne suis pas encore prêt.

Après la naissance de notre progéniture, malgré ma réticence, Marie décida d'abandonner sa carrière. Je ne pouvais ni comprendre ni admettre sa décision, le travail représentant pour moi l'unique possibilité de réalisation pour toute personne intelligente. J'avais

¹ On n'arrive au triomphe qu'à travers maintes difficultés.

déjà en quelque sorte renié mes parents, allais-je maintenant abjurer mon mariage ?

J'abdiquai. Peut-être par subtile vengeance, je ne l'informais ni de mes projets ni de mes décisions d'affaires. À mon avis, ma vie professionnelle ne pouvait l'intéresser puisqu'elle avait si facilement renoncé à la sienne. À la maison, je limitais mes interventions à mon rôle de pourvoyeur. Aux anniversaires, je signais une carte de souhaits en me rendant à la salle de conférence où on m'attendait. Beaucoup trop souvent, mon fils et ma fille m'ont espéré en vain lors de festivités organisées par leurs professeurs.

Certains matins de week-end, je m'accordais un bref répit et prenais le petit-déjeuner sur la terrasse. Marie-Claude et les enfants venaient se joindre à moi. Je n'ai pas su apprécier ces moments d'intensité familiale au cours desquels j'aurais pu découvrir la profondeur et la sincérité des êtres qui m'aimaient.

Durant les vacances, alors que Marie-Noëlle et François, encore bordés d'enfance, croyaient toujours à la force du noyau parental, nous partions quelque part sous les tropiques ou dans les montagnes. Cela soulageait ma conscience et faisait taire cette petite voix qui tentait vainement de me faire comprendre que ma vie manquait d'équilibre.

Les premiers jours, j'entendais volontiers les miens me raconter les derniers événements de leur quotidien et je m'efforçais vraiment d'être à l'écoute. Cependant, en dépit de mes efforts, l'impatience me

saisissait bientôt. Incapable de me détendre ou de lâcher prise, je trépisais à l'idée de prolonger mon séjour et, je le confesse, il m'est parfois arrivé de revenir seul, les laissant terminer sans moi ce congé qu'ils avaient imaginé tout autre.

Le plus aveugle n'est pas nécessairement celui qui a perdu la vue. Jamais je ne me serais avoué que mon histoire ressemblait à une grande fumisterie dont j'étais à la fois l'auteur et la victime.

Après quelques années de ce scénario artificiel, Marie-Claude perdit toute illusion. L'espoir de retrouver son mari s'éteignit au fil des déceptions. Abonnée à la solitude, elle se composa un *modus vivendi* d'où j'étais écarté, nos philosophies différentes nous empêchant de nous rejoindre.

Peu à peu, à mon insu, son destin prit une toute nouvelle couleur. De son cocon douillet elle émergea un jour, papillon fougueux frétilant du désir de s'affranchir. Mon éloignement lui permit de prendre son envol. Indicible déconvenue qui suscita en moi une bien tardive réflexion.

Elle a divorcé. Mes nombreuses défections passées convainquirent mon fils et ma fille de suivre leur mère. Je renonçai à toute controverse. Mon emploi du temps, déjà très lourd, se commuait en un obstacle insurmontable. Ils me jugeaient inaccessible.

Notre couple gisait et j'étais le principal artisan de mon malheur. L'accès au port, où j'avais l'habitude d'ancrer mon bateau, m'était dorénavant interdit.

Marie-Noëlle et François, maintenant adolescents, me visitaient de temps à autre, quand ils en avaient le temps... ou besoin de quelque chose que je m'empressais de leur offrir, pour me convaincre que je leur étais encore utile. Ils ne me confiaient ni leurs pensées ni leurs projets d'avenir. Une infranchissable frontière de silence et d'ennui nous séparait. Leurs paroles s'adressaient à un être lointain, un touriste dans leur vie.

J'atteignis l'impasse. Comment ai-je pu errer à ce point ? L'aurais-je seulement compris, il m'eût suffi de modifier ma perspective et de laisser la lumière éclairer mon chemin. Pour cela, il eût fallu que je cesse toute esbroufe et porte une attention loyale aux êtres qui m'affectionnaient plus que je ne le méritais. Force m'est de conclure que j'ai vécu dans l'obscurité la plus absolue. Pour ceux qui dormaient dans ma maison, je n'étais déjà qu'un fantôme.

Une douleur lancinante et tenace m'étrangla le cœur. Je me suis mis à boire plus que socialement. Tout à coup, le vide m'engloutit. Jamais auparavant mes choix ne m'avaient indisposé.

Le sentiment de néant persista alors même que les éloges acquis comblaient mes plus hautes aspirations. Les femmes sonnaient à ma porte sans invitation. Pourquoi, dès lors qu'elle m'avait quitté, éprouvais-je le désir fiévreux de retrouver la chaleur de Marie-Claude ?

— *Voyons, c'est tout à fait clair. Tu n'acceptais pas d'avoir perdu, tout simplement.*

Il n'est plus temps pour moi de comprendre que la fraîcheur des miens aërait mes pensées et me revitalisait. Insoutenable paradoxe.

— *Vraiment ? Cesse donc de te mentir. Tu étais l'étranger de passage, un mal intermittent.*

— *J'avais des obligations.*

— *Évidemment ! Il te fallait mater ce que tu appelais la médiocrité. Le prix à payer t'importait peu.*

— *Qui fuyais-je ainsi ?*

— *Toi seul peux répondre...*

— *Qui êtes-vous ?*

— *Je suis ici pour te guider dans ton voyage.*

Quelques mois plus tard, mon cœur a lâché. Mon opiniâtreté, les nuits grugées et les semaines de huit jours usèrent prématurément mon corps fatigué. Un infarctus m'a foudroyé. J'avais à peine un demi-siècle. Ma notice nécrologique s'étale sur deux colonnes dans le journal. Trois lignes mentionnent le nom de mes proches. La suite rappelle les postes que j'ai occupés et les récompenses qui m'ont été décernées.

Aujourd'hui, il m'est donné d'assister à mes propres funérailles. Privilège ou châtiment ? On m'enterre dans un luxueux cercueil et un emplacement de choix m'attend au jardin des morts. Demain, c'est aux racines de chiendent que je raconterai mes états d'âme. Quelques collègues et amis putatifs, certains politiciens, se sont déplacés. Mes enfants témoignent, sans conviction. Ils refrènent leur envie de fuir. Le dernier acte, trop ostentatoire, entérine

à leurs yeux la supercherie de leur enfance. Pour eux, c'est terminé depuis fort longtemps. Ont-ils jamais connu l'auteur de leurs jours ? Mon absence, désormais officielle, ne bouleversera en rien le cours de leur vie. Ils continueront leur route, bénéficiant d'un compte bancaire mieux pourvu, le seul héritage que j'ai pu leur laisser. Qu'advient-il du fruit de mon acharnement ? Je ne pourrai assister à la conclusion.

Pour satisfaire la galerie, mes héritiers inventent quelques pieux mensonges. Ils ont la noblesse de me trouver quelques qualités. Ma disparition ne laissera aucune trace significative dans le cœur de mon ex-épouse, présente uniquement pour soutenir nos enfants. Nous avons si peu partagé pendant les dix-huit années de notre vie commune. Qui a dit : « Parce que le milliardaire n'a pas récolté sans peine, il s'imagine qu'il a semé » ?

— *La nostalgie t'accable tout à coup. C'est Jean Jaurès, un politicien et philosophe français du XIX^e siècle. Viens, il est temps d'entreprendre ton ultime périple.*

— *Ne pourrais-je...*

— *Hélas non ! mon ami, une fois l'horizon franchi, aucun retour n'est permis.*

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

Mes murs

Moi, les voisins, j'aime pas vraiment. Les enfants, pas beaucoup. À vrai dire, j'aime pas du tout. Alors, quand des voisins ont des enfants qui deviennent ainsi des voisins, ça donne une de ces situations qui ont poussé bien des gens, depuis des millénaires, à concevoir l'enfer.

J'étais un homme heureux. Après avoir travaillé trente-cinq ans jour pour jour et jour par jour au service d'une bonne entreprise et avoir contribué honnêtement à sa prospérité, j'ai pu prendre une retraite bien méritée et convenablement pourvue. C'était important, car je déteste viscéralement les imprévus, les surprises et les difficultés.

Mon existence avait eu, pendant trente-cinq ans, la beauté symétrique des colonnes de débits et de crédits, de revenus et de dépenses, le charme rassurant des chartes actuarielles. Comptable adjoint, comptable, comptable principal, comptable en chef, je ne pouvais que me féliciter de mon parcours professionnel.

Toujours soucieux de maintenir mon équilibre personnel, j'ai connu un nombre raisonnable d'épisodes sentimentaux dont je me réjouis encore. Réputé pour mon caractère entier, je ne me suis jamais marié. Un caractère entier, c'est-à-dire opiniâtre et intraitable, pousse naturellement les femmes à sauter sur la première occasion de trouver mieux ailleurs.

Mes compagnes m'ont toujours quitté tôt ou tard sans que j'aie à me déranger et je n'en garde que de bons souvenirs. J'ai donc pris ma retraite avec un statut impeccable de célibataire.

J'y ai vu une autre réussite dans une existence dont le déroulement n'avait rien à envier à l'horlogerie suisse. Dans une maison, une femme bouge, parle et change les objets de place. C'est à en frissonner. Et puis, j'avais enfin l'âge de ne plus éprouver de ces tiraillements qui nous poussent à rechercher la compagnie féminine. Ou masculine, si tel est notre penchant. Les gens comme moi sont faits pour vivre seuls.

Ayant toujours été allergique au bruit et au mouvement, je pouvais enfin quitter la ville. Un agent immobilier m'a trouvé un terrain au bord d'un lac suffisamment éloigné et difficile d'accès pour décourager toute personne normale de s'y installer. J'y ai fait construire une maison entièrement à mon goût et répondant à tous mes besoins. Ce serait mon cocon pour les deux ou trois décennies qu'il me restait à vivre, sauf accident. J'y passerais mes journées à lire des livres, à écouter de la musique, à voir des films dans le cinéma maison, à jouer aux échecs avec mon ordinateur, à savourer les beautés de la nature. Étant très autosuffisant mais pas un ours total, je comptais également recevoir des amis et des parents une fois ou deux par mois.

J'ai passé cinq ans de paix et de bien-être dans mon paradis.

Et les choses ont commencé à se gâter. L'agent immobilier m'avait trompé. Ou, soyons charitable, il s'était grossièrement trompé. On a bitumé la route. Des gens ont commencé à venir. Après plus d'un siècle d'une belle évolution qui avait poussé les

ruraux à s'installer en ville, de nombreux citadins, dans un brutal mouvement de ressac, se disséminaient en tache d'huile et envahissaient les collines et les lacs qui se trouvaient sur leur chemin.

Je ne pouvais leur en tenir rigueur, ayant moi-même donné l'exemple en me réfugiant dans ce coin de pays. Et je n'avais pas les moyens d'acheter tous les abords du lac pour repousser les intrus. J'ai dû assister, impuissant, à la construction d'une maison à ma droite, d'une autre à ma gauche, puis d'une autre et d'une autre.

Les nouveaux arrivés venaient me saluer, bien sûr. Je les recevais avec ma franchise habituelle et ils ne revenaient pas. Ils comprenaient que, côté voisinage, j'appartenais à l'école du chacun chez soi et moins on vous voit mieux c'est.

Je réussissais donc à tenir les gens à distance. Mais pas tous. Bien des humains, à peine adultes, ont une tendance fâcheuse à se reproduire et les voilà qui s'entourent d'enfants. Des enfants de plus en plus nombreux, qu'ils négligent de tenir en laisse. Des enfants qui se répandent comme de la mauvaise herbe, toujours curieux de voir ce qu'il y a autour d'eux, toujours prêts à s'aventurer du côté des voisins.

Sur la base de mon accueil, leurs parents avaient dû leur faire la leçon. Ils restaient donc chez eux. Enfin, la plupart du temps. Ils restaient chez eux mais ils me regardaient. Je lisais dehors, je prenais un verre, je jardinais, et je sentais tous ces regards fixés sur moi, accompagnés de chuchotements. Quand je rentrais, ils cherchaient à savoir ce que je faisais dans mon salon. Je fermais les rideaux et je savais qu'ils m'épiaient toujours.

Il y a pire que les voisins qui ont des enfants, et ce sont les voisins qui ont des enfants qui ont des chiens et des chats. Déjà, non contents de m'observer de loin, des enfants traversaient parfois mon jardin pour se rendre au lac ou venaient chercher une balle perdue ou un cerf-volant happé par un arbre. Les chats poursuivaient les mulots et les écureuils sur mon terrain et les chiens ne manifestaient aucun respect du territoire d'autrui, soulignant leur visite par des crottes irritantes.

À contrecœur, j'ai pris une décision majeure. J'ai fait installer tout autour de ma propriété une clôture traditionnelle, faite de quatre fils de fer parallèles, assez discrète pour ne pas me bloquer le paysage mais d'un symbolisme évident. Les résultats n'ont pas été à la hauteur de mes espoirs. Les enfants continuaient à m'épier, à regarder tout ce que je faisais. Ils n'avaient aucune peine à se faufiler entre les fils de fer pour récupérer un ballon ou un frisbee. Et les chats et les chiens traversaient la clôture sans vergogne.

J'ai demandé à l'entrepreneur qui avait posé la clôture d'y ajouter trois rangées de barbelés. Il m'a conseillé d'y réfléchir. Si des enfants se blessaient sur la clôture, qui se trouvait nécessairement sur mon terrain, je risquais d'être tenu responsable ou d'encourir des frais d'avocat si je portais l'affaire en cour. Il souligna aussi que des enfants débrouillards trouveraient bien moyen de se glisser au travers.

Pouvait-il alors électrifier la clôture ? L'entrepreneur, peu sensible à mon besoin d'avoir la paix, m'a dit que les règlements de zonage le permettraient si je me procurais un troupeau de vaches. J'ai donc opté pour une clôture de bois de six pieds de haut. Je perdrais

ma belle vue sur le lac, mais je serais enfin tranquille. Ce n'était plus l'environnement dont je rêvais pour une retraite heureuse. J'avais toutefois réussi à tenir l'ennemi à distance. Monde, tu t'arrêtes là. Ici, c'est chez moi.

Ça n'a pas duré longtemps. Les petits effrontés arrachaient des planches afin de m'espionner, affirmant qu'elles se déclouaient toutes seules. Ou bien ils grimpaient aux arbres pour voir ce que je faisais. C'était la guerre et j'ai pris les grands moyens. J'ai fait enlever la clôture et je l'ai remplacée par un mur de briques de deux mètres de haut, bien cimenté, avec de solides fondations. J'avais gagné la partie, je ne voyais personne, je ne voyais rien, je n'entendais rien. La paix, enfin ! Je regrettais mon beau décor de lac et de forêt, mais ce mur robuste, infranchissable, marquait bien ma victoire.

Au printemps, la neige qui s'était accumulée prit des mois à fondre. Ensuite, tout le jardin est mort. L'ombre et l'humidité ne laissaient vivre que des mousses, des champignons maladifs et des arbustes rachitiques aux feuilles minuscules.

Finalement, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé à l'entrepreneur, qui riait sous cape, de détruire ce mur. J'avoue que ça m'a fait plaisir de revoir les enfants. Je saluais mes voisins. J'aimais même regarder les chats et les chiens qui passaient dans le jardin.

Je me trouvais de nouveau dans un monde vivant, un monde ouvert. Souvent j'observe les enfants, pour voir ce qu'ils font. J'ai parfois envie de jouer avec eux. Je songe aussi à adopter un chien.

ÉRIC VOLANT

*L'incipit de l'écriture Dialogue d'un écrivain avec sa plume devant témoins **

Au commencement de l'écriture, il y a la feuille blanche et toi, ma plume, immobile et fixée sur un point zéro. Par où commencer ?

Commence, toi et toi, continue !

Pour Aragon, l'incipit de toute œuvre d'écriture est un seuil entre la vie et la mort, entre la création et le néant. Écrire, c'est se tenir sur le seuil, en transit entre la rue et ma solitude. Écrire, c'est me placer à la frange du monde afin de l'inventer à nouveau ou de le redécouvrir. Écrire, c'est jouer avec les frontières en les ouvrant et en les transgressant à ma guise. Le seuil est le lieu d'où j'observe le monde et d'où je choisis les mots justes pour désigner les êtres et les choses, que je dispose sur le papier selon des configurations originales.

Tu te prends donc pour un magicien ?

Plus modestement, je regarde les gens dans l'approche de leurs semblables. J'observe les événements qui

* Suite à « Écrire, pourquoi ? » dans *Parlécrit*, bulletin de la Société des écrivains francophones d'Amérique (ÉFA), automne 2005.

sonnent le temps et les situations qui marquent l'espace. L'écriture est une façon de penser mon séjour sur la terre, ou de construire la maison de mon être. Une maison qu'il me faut apprendre à habiter selon mon désir. Une demeure précaire, jamais achevée, ouverte au risque et à la surprise, à l'instar de la page que je noircis. Je n'aurai jamais fini d'apprendre à écrire. Aux heures du désert, ma tentation est d'arrêter toute écriture.

Te prends-tu pour Rimbaud qui, après Une saison en enfer, a cessé d'écrire ?

Et pourquoi pas pour Artaud, qui, ayant décidé d'accrocher sa plume, trace de sa main errante des barres noires dans son cahier, pour en finir avec le jugement de Dieu ? Ou pour Semprun qui, entre l'écriture ou la vie, choisit la vie, parce qu'il ne parvient pas à conter Buchenwald ? Son écriture veut réduire la mort au silence, mais c'est la mort qui rend muette son écriture ! En revanche, l'écriture arrache Primo Levi à la mort et apaise sa mémoire pour qu'on ne se demande plus à son sujet si c'est un homme. Et pourtant, un bon samedi matin, quarante ans plus tard, ce rescapé de la Shoa, fera une chute volontaire dans l'escalier de sa maison ancestrale, comme si soudainement il perdait la paix que l'écriture lui avait si généreusement rendue.

Pourquoi écris-tu encore quand tout le monde écrit ?

C'est vrai, la littérature est nombreuse. Quoi dire de neuf ? Je crains mal répéter ce que d'autres ont bien dit avant moi.

Serais-tu devenu malade de l'écriture ?

Tu me rappelles Vila-Matas, obsédé par l'image du parasite littéraire qui vole les pages des autres ! Après tout, j'écris pour mon bon plaisir. L'écriture est un jeu où j'investis de mon temps l'espace d'une feuille blanche pour la tailler et la triturer à ma guise. Ai-je besoin de raisons pour écrire ? Dostoïevski, Dumas et Attoli ont publié des chefs-d'œuvre en rédigeant, comme gagne-pain, quelques pages par jour dans les gazettes de leur temps. Drieu de Larochelle prétend écrire pour devenir riche et célèbre, Valéry, par faiblesse et distraction et d'Ormesson, pour tromper son chagrin et le noyer sous les mots, ou pour protester contre les autres et contre lui-même, pour faire des grimaces où se dessinerait « un obscur élan d'amour ». Vallejo, impétueux comme un rio colombien, part en guerre contre le monde parce qu'il n'est pas en paix avec lui-même.

Faut-il que tu écrives pour choquer, pour fustiger la vertu de tes contemporains, leur goût de paraître, leur syndrome de gagnant ou de perdant, de victime ?

Ne vaut-il pas mieux se demander quels problèmes inquiéteront demain ceux qui viennent, car c'est pour eux que Gide se propose d'écrire ! Denis de Rougemont, par contre, ne veut écrire que des livres dangereux. Or, nul n'écrit impunément, car la vérité n'est pas bonne à dire, elle démasque les pieux mensonges auxquels nous adhérons tacitement pour nous donner bonne conscience, sachant pourtant que ce sont des mensonges. L'homme blanc s'y connaît en mensonges et en bonne conscience. Deleuze prétendit

que les écrivains du vingtième siècle puisèrent leur principale source d'inspiration dans le sentiment de honte d'être un homme blanc. Prototype de la haine de l'âme blanche, Melville fuyait vers la mer et la mort pour échapper à l'époque blanche. Aujourd'hui, qu'est l'homme blanc devenu ?

Au vingt-et-unième siècle, il joue à l'argent et à la guerre. Il est obèse. Il dévaste les forêts et épuise les sources d'eau. Quand il sourit, il montre ses dents publicitaires. Comment devenir autre ?

L'homme blanc est celui qui, au nom de la démocratie et de la liberté, fait bénéficier ses intérêts au détriment des intérêts d'autrui. Se croyant béni des dieux, grâce à son capital et à ses titres, il est maudit et ne peut plus se sauver. Libérons plutôt les victimes de son arrogance et de son hypocrisie mensongère. Les politiciens, qui ont tendance à l'imiter afin d'assurer leur succès, font montre de leur impuissance de construire un monde autre que par des vaines promesses.

L'écriture peut-elle faire mieux que la politique ? Elle n'écrit un monde autre que par des mots !

Selon feu mon collègue Hentsch, nous sommes tous écrivains de nous-mêmes. Il nous faut faire sens de notre vie par l'écriture. Autrement dit, il s'agit de trouver les cordes qui lieront, dans une unité signifiante, les fragments de notre existence dispersée. Mon regretté collègue Noël Audet nous convie à écrire ce qui nous reste de liberté. Michel de Castillo se projette dans l'écriture afin d'échapper à un moi incertain et de substituer à la réalité absurde

une existence autre, dotée de sens. Écrire ne le soulage pas, mais sa plume incisive débride ses plaies et crève l'abcès de sa vie infectée de douleur. En deuil de sa fille anorexique, Poivre d'Arvor, en écrivant, appuie là où ça fait mal, il se mord la lèvre et dès lors supporte mieux la douleur. À sa femme, souffrant d'Alzheimer, Reggiani avait donné un agenda grâce auquel elle pourrait exercer sa mémoire. Puisqu'elle ne s'en sert pas, il y inscrira les moments douloureux où, seul avec lui-même, il faudra absorber l'immense désespoir du lent dépérissement d'une femme adorée.

D'après l'expérience quotidienne que j'ai des écrivains qui me manipulent, écrire, c'est se faire passer pour un autre !

La poubelle de Calvino ! Cet écrivain cordon-bleu ne mêle pas le seau des déchets de la cuisine avec la corbeille à papier. La nourriture, je me l'approprie et elle devient sienne. Les restes se fusionneront avec la nature. Écrire, par contre, c'est non seulement jeter dans le panier un tas de feuilles roulées en boule, mais aussi lancer au grand public une pile de feuilles écrites jusqu'au bout. Les premières seront récupérées, les secondes seront lues par quelques-uns, mais ni les unes ni les autres ne m'appartiennent. Écrire, c'est m'aliéner, c'est devenir étranger à moi-même, C'est me livrer en me perdant. « Voici mon corps », dit Derrida, « Voici ma merde », dit Barthes. De quoi l'écriture est-elle don ? Don de soi ou don de l'autre en soi ? Ma main dextre ne sait ni ce qu'elle donne, ni à qui. Elle ne sait même pas si elle donne.

Tu as l'air étrange quand tu raisonnes ainsi. Nous voilà guère avancés !

DANIEL PARADIS

Coccinelles de Vénus

Vous ne le connaissez pas. Il s'installe devant son ordinateur, réserve, taille et cisèle tant bien que mal un moment privilégié, l'enchâsse dans sa tête fébrile et, le coeur agité, s'adresse aux forces cachées, en commençant par les siennes faute de mieux.

Vous ne savez ni son nom ni ses motifs. Ses mains sur le clavier tracent des icônes, des arcanes à des lieues des vôtres, forcément. Mais votre indifférence lui pèse. Il vous en veut de passer mollement devant ses fenêtres et portes pourtant ouvertes. Il envie l'attention éphémère que vous plaquez sur la télé allumée d'un geste las.

Alors tendez la main. Si, si ! Touchez ses pages laborieusement remplies tandis que lui se taira un instant, supprimera de sa tête l'image de vos moues cryptées. Sentez-vous ce grésillement contre votre épiderme ? Vous voici à proximité : un peu étourdissant, non ? Deux ou trois microns à peine vous empêchent de dérapier et de plonger là-dedans.

Bon, reprenez votre distance, c'est votre droit le plus strict. Oubliez-le, et il laissera s'évaporer la chaleur et la moiteur de votre contact. Il s'en souviendra, vous pas.

Ne vous offusquez pas s'il travaille dans l'ombre : certaines espèces animales se désaltèrent la nuit. Le voici donc à brasser une épaisse crème d'étoiles, à chercher des fleurs de volcan, les angles des sphères, bref à scier les barreaux de votre attention. Avez-vous déjà pelé l'écorce du silence, écorché des paroles pour vous faire comprendre ? Il a quelque chose à écrire, mais – comment dire ? – son souffle n'a pas les dimensions standard.

Voyez-le décrocher de sa vie des morceaux durs et coriaces, les mâcher et les accommoder pour vous les rendre appétissants ! Imaginez avec lui une ville, pas celle qui grésille hors des murs de sa maison et de son esprit, mais une agglomération ouatée dont il accouche tranquillement avec plaisir, où l'on glisse sur des rues bleuâtres. Plaquez avec lui à l'horizon, la musique ondulée des collines ponctuée des notes aiguës des lampadaires.

Il décode la partition du silence, pendant que dehors, la ville, l'autre, barbouille à grand cris le cœur des gens. Mais ici, entre ses murs à lui, les immeubles, leur enchevêtrement de murs et de planchers, de couloirs et de tuyaux, les rues interminables se fondent en une onde fluide où il frétille sans honte.

Quand un appel de l'estomac ou de la vessie, subtil et vilain, l'arrache à son fleuve, il revient à contrecœur et contre-rêve dans ce milieu bien découpé, parce qu'il faut bien manger, bouger, respecter la plomberie du corps. Mais ensuite, replacé devant ses lignes, en évitant avec soin de les compter, il redescend dans l'espace entre les lettres, là où les mots, encore en quête de signification, se côtoient dans la lumière.

Quelle gratification pousse à écrire et à enfanter ainsi, en espérant que... en supposant que... et sans garantie de séduire, de voir le fruit de ses efforts en librairie durant... oh ! si peu de temps ?

Pourquoi en effet ? Pour la spéléologie des syllabes encore imparfaites, le frisson des racines collées à celles du monde, le besoin de secouer des réponses mal accrochées ou à peine enterrées ?

Dans la salle des machines de l'univers, dans ce magma sans lieu ni forme, il tend la pensée aux insectes qui déchirent leurs chrysalides, aux coquilles vides des histoires à remplir, aux coccinelles de Vénus.

LOUISE DESCHÊNES
et ANDRÉE DAHAN

Engagement

Laval, le 22 février 2006

Chère Andrée,

Après avoir lu ta dernière lettre, j'ai beaucoup réfléchi à la question de l'engagement de l'écrivain dans la société. Nous ne venons pas du même milieu, n'avons pas connu les mêmes réalités. Et je dirais que les expériences directes de la guerre, de l'oppression ou des inégalités sociales peuvent marquer certainement la pensée d'un écrivain. Comme tu le sais, je suis née au Québec dans une période plutôt agitée de son histoire. La révolution tranquille, les changements de valeurs, l'essor du nationalisme et un certain éclatement de la forme en littérature. Je pense souvent que je suis née au bon moment, que cela m'a permis de découvrir la richesse de notre culture. J'étais jeune et je baignais dans les chansons engagées de Vigneault, Julien, Ferland, découvrais le Manifeste du refus global, la peinture et le surréalisme.

Au début, dans les meilleures années du Parti québécois, j'étais portée par cet idéal et puis mon optique a changé, sans doute parce qu'il faut bien avouer que les idéaux sont souvent déformés par le pouvoir. Et j'ai été comme tant d'autres déçue et me suis éloignée de la politique. Si j'étais née dans un pays où l'oppression est quotidienne, je ne doute pas

que je serais engagée dans la défense des droits. Il y a, bien sûr, au Québec, des inégalités et des injustices, mais il y a surtout une sorte de déroute psychique face aux valeurs profondes de la société.

Je ne me considère donc pas engagée directement, car je ne participe pas activement à des mouvements prônant la justice sociale. Mais, dans les milieux où j'évolue, celui du travail, de la culture, je crois que mon implication est plus directe, qu'il s'agit d'un engagement personnel puisque je ne me détourne pas de mes valeurs, souffre parfois de ma marginalité en ces milieux où le pouvoir, à une échelle moindre, est semblable à celui d'une société oppressante. Je crois que c'est dans la cohérence entre la pensée et les actes que se juge l'engagement profond d'une personne. Je suis avant tout une écrivaine intimiste qui s'est attachée, au fil des jours, à décrire les doutes, souffrances et désirs des personnages dans l'espoir que les lecteurs ou lectrices reconnaîtront une part de leur sensibilité perdue. Et la littérature, de ce point de vue, est toujours un engagement car l'écrivain écrit avec ses pensées et sa sensibilité, offre aux autres son regard sur le monde, regard indissociable des réalités sociales. Je pense à Kafka, Neruda, Borges qui traduisent si bien les doutes et angoisses de l'être humain.

Les souffrances psychologiques, les secrets et les désespoirs tout comme les désirs profonds des gens sont, pour moi, source d'inspiration, car ils témoignent des multiples facettes de la condition humaine.

Louise

* * *

19 mars 2006

Chère Louise,

Oui, à ta façon, je n'en doute pas, tu t'engages à travers la description du milieu et tes personnages témoignent de leur condition humaine. Certes, la fiction transmet à un public qui l'ignore ou qui la soupçonne seulement, une réalité sociale concrète que l'auteur dramatise pour en faire une réalité touchante, voire désespérante ou désespérée.

Dans ma dernière lettre, je te disais que j'aimais « la poésie militante ». Je dois m'expliquer là-dessus, car je donne à ce mot la connotation que lui donnait J. P. Sartre quand il parlait de littérature engagée, une littérature qui devait s'engager dans une action politique ou une réflexion philosophique. Si nous tenons compte du contexte de l'époque, c'est un concept d'après-guerre qui a suscité alors un intérêt sans équivoque. Une pensée de Brice Parain en dit long là-dessus : « Les mots, dit-il en 1947, sont des pistolets chargés. ». Pour ces jeunes écrivains qui connurent les horreurs de la guerre et de l'occupation, l'écriture ne pouvait être innocente ! D'où l'engagement. Je ne citerai pas ici les grands succès de l'époque : ce serait trop long. Si le genre s'est maintenu longtemps et continue à avoir ses adeptes, il faut dire que d'autres courants ont fini par le dépasser.

Ainsi le bonheur d'écrire réapparaît dans la France de Boris Vian, d'Alfred Jarry, etc. L'influence de la psychanalyse ouvre une nouvelle ère. À la suite de Proust, mémoire et temps investissent les écrits de toute une génération. C'est déjà la naissance d'une littérature plus intimiste. Nathalie Sarraute invente le concept de la « sous-conversation », tel

que l'emploie Marguerite Duras, et prépare avec Alain Robbe-Grillet et Michel Butor, l'avènement du Nouveau Roman souvent, disons-le, difficilement compréhensible aux non-initiés.

Par contre on ne peut nier la production d'une littérature engagée dans les pays où s'éveille une conscience collective. Le colonialisme, ses abus, le vol flagrant de territoires, les frontières dessinées abusivement par les grandes puissances sans tenir compte des ethnies soulèvent révoltes, guerres civiles et haines (voir la guerre d'Algérie, la Palestine, la Yougoslavie qui explosera plus tard ! et tant d'autres...

En 1983, apparaît l'essai de Pascal Bruckner : *Le sanglot de l'homme blanc* qui soulèvera toute une polémique. L'auteur s'oppose violemment aux discours tiers-mondistes qu'il accuse de culpabiliser l'Occident.

Mais l'Occident n'est pas le centre du monde. Partout dans le monde arabe, latino-américain ou africain, les écrivains luttent et décrivent le pourrissement de leurs situations, les manipulations des grandes puissances ou bien affirment leur négritude et leur différence. De grands poètes, de grands romanciers décrivent, dénoncent sans tomber dans la morale ou le lyrisme. Il en est de Mahmoud Darwich (Palestine), de Luis Sepúlveda (extermination des autochtones du Chili), de Gamal Ghitany (machiavélisme organisé dans l'Égypte médiévale), de cet excellent conteur qu'est Ismaïl Kadaré (l'invasion des Ottomans en Albanie). Ces deux derniers vont chercher leur inspiration dans l'Histoire pour mieux appréhender le monde moderne. N'oublions pas les latinos-américains, Pablo Neruda, Aimé Césaire, Juan José Saer et les afros-américains

sous l'égide de Martin Luther King et de Malcom X. Même chez nous, la littérature engagée contemporaine existe : *Un dimanche à la piscine à Kigali* ou *L'exil aux portes du paradis* peuvent expliquer ce qu'on appelle « terrorisme », cette forme d'agression et de défense mortelle qui gronde dans les pays exploités par l'impérialisme. Je me dois de faire une place à part à la littérature féministe. Depuis Simone de Beauvoir, Virginia Woolf ou Benoîte Groulx, la littérature féministe s'engage un peu partout. Notons Annie Leclerc, Madeleine Gagnon dans ses poèmes comme dans ses essais, Isabel Fraire (Guatemala) et Amina Saïd (Tunisie). À consulter aussi *Lettres d'outre-mer pour en finir avec la guerre* (rassemblées par Andrée Parent, chez Lanctôt éditeur).

Mais la forme sublimée de l'œuvre engagée me paraît être ce que j'appelle le roman allégorique ou métaphorique dont la compréhension appelle une lecture au second degré. À ce propos, les romans les plus fascinants me semblent être *Le procès* (Kafka), *La peste* (Camus), *1984* (Orwell), *Le livre de Sable* (Borgès). Même court, ce dernier est comme les autres étrange, mystérieux, énigmatique et recèle des profondeurs qu'on n'a pas fini d'interroger.

Cette littérature disparaîtra-t-elle dans un siècle ? Qui pourra le prédire ? Même si le génie de l'écrivain touche à l'universalité, d'autres viendront répéter les mêmes situations dans des mots différents. Tout cela, pour t'expliquer ce qui motive mon écriture, sans pour autant m'empêcher d'admirer romans et poèmes intimistes. L'art d'écrire est celui de savoir présenter nos propres monstres, ceux qui reviennent sans cesse nous hanter. À chacun son minotaure !

Andrée

AIMÉE DANDOIS-PARADIS

Gianni Turella

D'aucuns prétendent que la pauvreté caractérise l'œuvre de Gianni Turella. De fait, pour bon nombre de personnes, ses œuvres paraissent d'une facture simple. Et cela même si « un certain équilibre ou déséquilibre décisifs de couleurs et de lignes bouleverse celui qui découvre que la porte entrouverte là est celle d'un autre monde. Non d'un monde nécessairement surnaturel ou magnifié, mais d'un monde irréductible à celui du réel ». ¹

En effet, les toiles de ce peintre, que ce soient celles du quotidien, du monde de la musique ou même encore certaines ayant une connotation sociologique, révèlent un référent au-delà du réel, atteignant une dimension cosmogonique et spirituelle.

Tels Pierre Soulage et Hans Hartung dans leur œuvre aux noirs, et même Louis Belzile, Turella exploite de larges aplats longitudinaux et quasi géométriques qui mettent en lumière un dénuement proche de l'ascèse. Il manifeste ainsi ce besoin marqué d'intensité picturale, spirituelle et lyrique dans ses accords chromatiques, où l'acte spontané de peindre devient gestuel sans toutefois annihiler une certaine forme se rattachant étroitement à la réalité. Quelle est

¹ André Malraux, *Les voix du silence*.

donc cette réalité non identifiée ? Avec Turella, nous entrons de plain-pied dans une œuvre d'où émane l'émotion.

Maternità célèbre la genèse de la vie dans toute la douceur de l'accueil à l'autre qu'évoque aussi la Vierge de Paul Prud'hon, où la mère n'a de sens que pour ce souffle nouveau, à l'oblique des heures d'angoisse passagère jouxtant l'espérance où pointe une lumière céleste dans la banalité apparente de la maternité.

La Nativité a été un des thèmes favoris exploité à travers les âges dans presque tous les pays chrétiens. Dépouillée d'artifices, la toile suggère la forme en mille tons d'une douceur aquarelle en traits à peine esquissés baignant dans l'aura, exaltant la simplicité. Le nouveau-né repose dans l'auge d'une étable. Empreinte d'une suavité émaillée, apparaît dans le feutré de l'aurore la *Natività* de Turella qui célèbre, à sa manière, la naissance de l'enfant dans le quotidien. Ce thème a été repris, dans le même esprit, par bon nombre d'artistes contemporains tels les sculpteurs Martine Boileau, Louis Cane et Alain Kirili, le peintre Antoine Revay et, plus près de nous, l'aquarelliste Roland Palmertz.

In Cammino, à la manière des pèlerins qui, en dépit des doutes qui les assaillent et des embûches rencontrées, persistent à croire. Une force intérieure les anime et les incite à poursuivre cette montée vers l'immuable et l'intangible. *In Cammino*, exprime le dépouillement et la simplicité de pèlerins imbus d'une foi tracée à même les chemins obscurs de la

voie inaccessible, nimbée d'une obédience blanche. L'ocre, l'orangé, le noir et même ce ciel pastillé de blanc recèlent / révèlent le mystère du détachement. En constante recherche, les personnages vont *In Cammino* tandis que leur chant intérieur confine au bleu de l'au-delà. Cette toile n'est pas sans rappeler *Les pèlerins allant visiter Sainte Catherine de Sienne*, de Jeanne Simon (née Dauchez), créée en 1929.

Ce périple de la vie mène l'être à sa fin. Avec *Crocifissione*, le tracé de l'itinéraire terrestre s'achève de façon tragique sur la croix. La toile affiche à la fois désespoir et espérance. La souffrance aiguë de l'oblation devient aussi signe de délivrance. *Crocifissione*, au ciel duquel s'échappent la verte espérance et le noir désespoir d'une mort annoncée au Golgotha. Blanche dérélition d'une chair immolée. Dénuement extrême perçu aussi dans la série *Peintures de la chair* d'Alain Tapié en 1985. Similitude dans le traitement du sujet, résonance identique de l'intensité chromatique chez Gianni Turella. *Crocifissione* comme l'acuité du mourir sans laisser sourdre le cri.

L'œuvre de Gianni Turella atteint un paroxysme où tout est beauté, amour, don de soi et miséricorde. Elle sollicite tous nos sens et fait appel à notre spiritualité. Ces toiles : un appel constant à l'élévation. De la pauvreté, certes pas ! De la simplicité, du dénuement et du détachement où l'art de Gianni Turella chante le silence des couleurs !



Crocifissione 2
Acrylique, 2004
101 cm x 81 cm
Gianni Turella
Photo Giorgio Ceriani

L'EFFEUILLEUR I

par Patrick Coppens

Collaboration Services Documentaires Multimédia

***Jeanne sur les routes* de Jocelyne Saucier, roman, XYZ, Montréal, 2006, 143 p.**

Troisième roman de l'auteure, originaire du Nouveau-Brunswick et vivant en Abitibi. L'éditeur en propose un résumé qui rend bien compte des deux dimensions (publique et privée) de l'œuvre : l'histoire d'une « quête d'amour impossible au cœur de la Babel » (Polonais, Ukrainiens, Finlandais, Hongrois, Russes, Slovaques, etc.) communiste qu'est Rouyn-Noranda dans les années 1930. D'abord journaliste communiste, le héros est licencié et « entreprend une vie de combat pour la libération des peuples ». Sa fille, également engagée pour la cause, est la narratrice du roman.

***Chronique d'un temps fixé : fragments autobiographiques* de Diane Giguère, TROIS, Laval, 2005, 204 p.**

Touchant récit autobiographique dans lequel l'auteure, comédienne, animatrice à la radio et romancière à succès (cf. *Le temps des jeux*) évoque divers épisodes de son existence et constate qu'elle a « perdu beaucoup de temps à augmenter les peines de [sa] vie » (p. 17). Elle évoque son enfance heureuse dans les années 1940, se penche « sur la figure aimée de [son] père » (p. 146) décédé en 2002 (cf. chapitre 8), sur celle de sa mère, ancienne journaliste et peintre, qui souffre de la maladie d'Alzheimer, commente sans complaisance les livres qu'elle a publiés, donne son avis sur diverses questions d'actualité (le terrorisme, l'islam).

***La fabrication de l'aube* de Jean-François Beauchemin, récit, Québec Amérique, Montréal, 2006, 115 p.**

L'auteur a centré son récit autour d'un épisode « fondateur » de sa vie, survenu à l'été de 2004 : il a « vécu la mort » et il en est « revenu » (cf. p. 71). L'intérêt et la qualité de la réflexion

ne sont pas en cause mais l'œuvre, assez surveillée, ne tient pas vraiment compte des besoins émotifs du lecteur ordinaire. Écriture soutenue, parfois corsetée. En plusieurs passages, J. F. Beauchemin commente ses œuvres précédentes.

***Des cendres sur la glace* de Georges Lafontaine, roman, G. Saint-Jean, Laval, 2005, 381 p.**

Un petit fermier de l'Outaouais qui vient de perdre son épouse Adela décide de « rendre les cendres de sa bien-aimée » à Terre-Neuve, où elle est née. Il ne dispose que d'un vieux canot d'écorce pour mener à bien son projet qui comporte de nombreux dangers (le héros sera pourchassé par les médias, envoyé dans une centre psychiatrique, subira un procès, etc.)... mais il a pour lui le courage et la détermination.

***Belle comme un naufrage* de Romain Saint-Cyr, roman, VLB, Montréal, 2006, 356 p.**

Par l'auteur de *L'impératrice d'Irlande*. Un roman d'aventures maritimes sur fond de Seconde Guerre mondiale alors que des sous-marins allemands harcèlent les navires alliés dans l'estuaire du Saint-Laurent. L'histoire, qui comporte une dimension sentimentale importante, a des prolongements jusqu'à nos jours. « Personnage » principal, un voilier : « La Mouette ».

***Les enfants d'Annaba* de Jacqueline Lessard, Libre expression, Outremont, 2006, 356 p.**

Second roman de l'auteure. Le héros est un policier de Montréal, d'origine algérienne, qui tente de découvrir qui a tué ses deux frères, venus comme lui à Montréal, et suspectés de terrorisme par la police canadienne (SCRS) et la CIA. L'auteure, dans le dernier paragraphe, résume son livre : « Cette histoire raconterait comment, à partir du même mirage, quatre enfants destinés à des morts tragiques avaient parcouru des routes opposées à la recherche d'un mensonge commun. Quatre enfants d'Annaba, quatre kamikases, chacun à sa façon ».

***Disparues sous le signe de l'infini* de Sylvie Nicolas, roman, Québec Amérique, Montréal, 2005, 203 p.**

Les locataires d'un immeuble se réunissent une fois par mois depuis huit ans pour tenter de faire la lumière sur la disparition, quarante ans plus tôt, de deux femmes, une tante et sa nièce, ayant habité l'appartement huit. Un roman d'atmosphère dans lequel des personnages typés, singuliers ou « poétiques »

- Mademoiselle Blanche, le Braque, l'Anglais, les flambeurs de steaks et l'Homme du corridor - tentent collectivement de « remonter le couloir de la mémoire » (p. 16).

***Le souvenir blanc des Cyclades* de Luc Mercure, roman, TROIS, Laval, 2005. 197 p.**

Troisième roman de l'auteur. Le héros, qui appelle ses nombreux chats « mes enfants » (p. 125) et leur consacre beaucoup de temps, visite aussi son père malade, « végétatif mais vivant » (p. 110), joue quotidiennement du piano et tente de sauver des souvenirs qui ne reflètent pas la médiocrité familiale. Son homosexualité est évoquée en plusieurs scènes intenses ou discrètes. L'œuvre comporte de nombreuses réflexions qui replongent le lecteur dans le climat des romans précédents : la rédemption exige-t-elle d'abord la souffrance ? (p. 17), etc. Bon niveau littéraire, intellectuel et psychologique.

***Les huit cahiers de Heloneida Studart*, roman traduit du portugais (Brésil) par Paula Salnot et Inô Riou, Les Allusifs, Montréal, 2005 (éd. originale, 2001), 236 p.**

Un roman dans lequel l'auteure brésilienne confirme sa réputation de féministe et de militante « subversive » aux yeux des élites traditionnelles. Au centre de l'œuvre, ces huit cahiers du titre, qui racontent deux siècles d'histoire d'une lignée de « femmes martyrisées », appartenant à une « famille jadis puissante mais ruinée par la Banque du Brésil » (selon l'éditeur).

***Pedro Páramo* de Juan Rulfo, roman, nouvelle traduction de l'espagnol (Mexique) par Gabriel Iaculli, Gallimard, Paris, 2005, 167 p.**

Roman publié au Mexique en 1955. Au début du 20^e siècle, des villageois fantômes, des revenants, victimes d'un tyranneau de la province mexicaine, reconstituent bribe à bribe l'histoire du sanguinaire personnage. Une œuvre à la fois réaliste et fantastique dont les thèmes s'orchestrent autour de la quête du père, Pedro Páramo.

***Une adolescence en Gueldre* de Jean-Claude Pirotte, roman, La Table ronde, 2005, Paris, 196 p.**

Roman d'apprentissage écrit dans une langue à la fois classique et « inventive », riche en références et allusions poétiques. Le jeune Ange, devenu fugueur, parce que mal-aimé de ses parents, trouve sérénité et épanouissement, pendant son séjour (il a

douze ans) dans une famille hollandaise qui habite en Gueldre, une région où la nature est restée assez sauvage. Au total, trois carnets qui permettent de suivre le héros jusqu'à l'âge adulte. C. r. : Notes bibliographiques, 10, 2005, p. 1325-1326.

Un long silence de Etienne Van Heerden, roman traduit de l'afrikaans par Donald Moerdijk, Phébus, Paris, 2005, 470 p.

Avec ce roman historique « dense et minutieux » qui a pour cadre l'Afrique du Sud depuis la guerre des Boers jusqu'aux années qui suivent l'apartheid, et dans lequel « récits passés et présents » alternent (Notes bibliographiques), l'auteur confirme sa réputation de « Garcia Marquez de l'Afrique australe » (*The Times*). Lieu principal de l'action : « une bourgade paumée » sur le très sec plateau du Karroo. C. r. : Notes bibliographiques, 11, 2005, p. 1491-1492.

Adieu Fombonne de Emmanuel Bove, roman, Le Castor astral, Bordeaux, 2005, 148 p.

Éd. originale, 1937. Chronique de mœurs provinciales françaises, conjugales et familiales, et roman de fine psychologie. Certains personnages tentent de combiner bonnes manières et ambitions sociales, tandis que d'autres moins habiles perdent leurs appuis, leurs relations utiles, bien placées, et sont victimes de la rumeur et de l'hypocrisie des « bien-pensants ». Une lecture attentive oblige à signaler que l'éditeur est dans l'erreur quand il écrit que l'œuvre décrit une « humanité sulfureuse » et que tous les personnages ont « l'échec dans les veines ».

L'homme aux yeux gris de Petru Dumitriu, roman, Éd. du Seuil, Paris, 2005, 922 p.

« Roman d'action et de méditation » (selon l'éditeur). L'œuvre, puissante, émouvante et souvent tragique, s'attache au destin tumultueux (tour à tour esclave, galérien, confident des grands, etc.) d'un jeune juif espagnol obligé de fuir les persécutions avec sa bien-aimée. Sa condition d'apatride, son tempérament passionné et combatif l'entraînent dans mille aventures à travers l'Europe du 16^e siècle (Malte, Venise, Russie, Danemark, etc.) et diverses régions de l'Orient.

Celle qui de Nathalie Watteyne, poésie, Les Herbes rouges, Montréal, 2005, 60 p.

Plus de monologues à voix dédoublées que de dialogues (sauf

quand l'héroïne parle avec sa fillette) dans ce recueil qui combine prose et poésie narrative (mais non descriptive), le plus souvent familière et enjouée. Dans d'autres textes qui reflètent un malaise existentiel, une attitude complexe, face à la maternité, etc., l'auteure pratique une écriture à risque ou déportée, entre l'énigme et la farce, avec bifurcations, flou volontaire et chevauchements. Quelques scènes urbaines, à peine esquissées, et divers épisodes d'intimité, souvent retardée ou contrariée, comme à distance ou téléphonée, retiennent spécialement l'attention. Quelques tics contribuent à l'efficacité de l'écriture (ou des écritures).

Le Christ est apparu au Gun Club de Herménégilde Chiasson, théâtre, Prise de parole, Sudbury, 2005, 105 p.

« Faut que je porte ma croix » (p. 91-92). Le héros, Conrad, qui a « quitté sa job » de réparateur de machines à Coca-Cola, se retrouve au Gun Club avec un ami, peut-être un rival, et une femme qu'il a déjà fréquentée et qui est serveuse dans l'établissement. Conrad n'est pas « facile à vivre », c'est une des raisons possibles pour laquelle il mourra, malgré sa lecture assidue de la Bible et des Évangiles. Une pièce, réussie, qui aurait pu avoir été écrite dans les années 1970.

Tavernes de Alexis Martin, théâtre, Dramaturges, Montréal, 2005, 80 p.

Codirecteur du Nouveau théâtre expérimental, l'auteur propose une galerie, en treize tableaux, d'hommes en fuite, ou qui désirent se fuir (« à pied, en char, dans sa tête... », p. 14) pour mieux se retrouver, rencontrés dans les tavernes de Montréal. Les uns vivent des amours impossibles, d'autres sont mythomanes comme ce héros sans nom, lubrique mais plein de sollicitude, qui affirme avoir convaincu un motard criminalisé d'aller faire une retraite fermée dans un monastère ! (cf. tableau 10).

Poèmes, 1937-1993 de Gilles Hénault, postface de Philippe Haeck, éd. rev. et augm. préparée par Lise Demers et Philippe Haeck, Sémaphore, Montréal, 2006, 319 p.

« Que gicle l'instinct / dans les viscères du texte » (p. 236). L'édition rassemble les recueils *Signaux pour les voyants*, *À l'inconnue nue*, *À l'écoute de l'écoumène*, un choix de poèmes publiés en périodiques et de nombreux inédits. Présentation chronologique. Liminaire extrait de « Thèmes ». Postface

sinieuse de P. Haeck, lequel trace un portrait fragmenté du poète, journaliste et traducteur, évoque sa relation personnelle (« Pourquoi j'aime G, pourquoi », p. 311) avec l'œuvre, comme lecteur, comme professeur, etc. Cf. p. 303-312.

Poèmes du lendemain 14, Lauréates Prix Piché de poésie, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2005, 60 p.

Le poème pour « recommencer le monde, jusqu'au chant », tel est l'ambitieux projet de Michèle Blanchet dont la poésie conjugue sensibilité et accessibilité (par exemple, à propos de proches disparus, elle écrit : « mon cœur berce leur éternité » (p. 32). La poésie de Marie Aude Laperrière, plus imagée, contourne exaspérations et inconfort, et se dérobe à « l'étreinte du vide » (p. 60).

Vivre ainsi suivi de *Le vent sombre* de Paul Chanel Malenfant, poésie, Éd. du Noroît, Montréal, 2005, 120 p.

« Un oubli de mourir. Une preuve d'existence. » (p. 80). Vingt-deuxième recueil de l'auteur, aussi bon critique que poète. Une poésie dans laquelle « toute pensée [est] liée / à l'étonnement du sang » (p. 13), au retour à l'enfance. Et comme dans les recueils précédents, le poète vigilant, ardent veilleur, est celui qui « [...] observe ce qui se passe / dessous les apparences » (p. 78). Quelques textes abordent de front l'actualité guerrière (« l'ordre du jour est militaire », p. 117).

Mélanie Saint-Laurent de Yves Boisvert, poésie, conception et réalisations graphiques, Dyane Gagnon, Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières, 2004, 180 p., ill.

Troisième et dernier volet d'un cycle commencé avec *Les chaouins* et continué avec *La pensée niaiseuse*. Selon José Acquelin, la dimension fictive de ce « livre-fleuve, recueil-somme d'un poète qu'aucun niveau de langue n'effraie » « ne s'appuie que sur du factuel social plus que plausible ». Et le critique d'*Estuaire* conclut que de cette « fable socio-contemporaine qui va plus loin que la société et l'époque elles-mêmes », la poésie « ressort libérée ». C. r. : José Acquelin, *Estuaire*, 123, 2005, p. 71-72.

Une phrase lente de violoncelle de Anthony Phelps, poésie, Éd. du Noroît, Montréal, 2005, 75 p.

« Merveilleuse errance de la ferveur » (p. 22). Quinzième recueil de poèmes de l'auteur québécois d'origine haïtienne, également

romancier et diseur. Grâce à la poésie, l'auteur a « retrouvé le temps qu'il faut / pour reconstruire [ses] souvenirs » : « j'étais cet écolier aux doigts de musicien », « un jeune homme sans vergogne », etc. Il célèbre la « Femme-sésame » et le « Retour à la gravité du bonheur ».

Naufrages de Fredric Gary Comeau, poésie, Perce-neige, Moncton, 2005, 81 p.

Huitième recueil de l'auteur acadien. Écrite entre 1997 et février 2001, l'œuvre est qualifiée de sensuelle par l'éditeur qui écrit que « le poète nous présente ici un monde ébloui qui se dérègle au rythme de l'engloutissement ». D'une façon générale, la couleur dominante est assez sombre (« Le ciel tombe / sur la neige sale », cf. p. 35), même dans les poèmes d'amour. Écriture nette et maîtrisée.

Le voyageur de la nuit de Thierry Horguelin avec des collages d'André Stas, L'Oie de Cravan, Montréal, 2005, 55 p.

Brefs récits cosmopolites qui sont autant de visites surprenantes de divers musées du monde, de monuments, de villes, réels ou imaginaires, et d'égarements. L'auteur évoque également des rites et coutumes, bizarres, effrayants, etc. Il circule avec aisance dans cette galerie de curiosités cocasses ou fantastiques (comme l'illustration), d'érudition déviante et de suspicion. Suivez le guide, mais restez sur vos gardes ! Pour « happy few » (Stendhal).

Pavillon de Chantal Labrie, poésie, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2005, 59 p.

Troisième recueil de l'auteure. Une poésie de « l'attrait innommable », de « l'infime secret », de la « bravoure du cœur » délaissé et du « scandale de l'âme » (p. 32). D'un recueil à l'autre, l'écriture s'affirme et l'auteur se situe mieux (« L'instinct tamise la déraison », p. 16, etc.). Reste à varier davantage les thèmes.

De l'absinthe au thé vert de Thierry Dimanche, poésie, L'Hexagone, Montréal, 2005, 95 p. : ill.

Deuxième volet de Mes encycliques désaxées. La poésie comme « ascension / calcinant / la / pente / des / mots » (p. 17). Un recueil en cinq parties autonomes (dont quatre inédites en livre), dans lequel l'auteur s'efforce de « [mesurer] / l'obscur / au / mètre / de / [ses] / désirs / enfouis » (p. 24). Une poésie

inventive qui a de l'allant, mais parfois brouillonne, éparpillée, etc., et qui nécessiterait une petite mise au point. Pour amateurs « d'égaréments sagaces » et de « pensées corruptibles ». Selon l'éditeur, le recueil propose « cinq étapes d'une même domestication de l'amertume ».

***Paysages récents* de Vincent Charles Lambert, poésie, Le Lézard amoureux, Québec, 2005, 61 p.**

Une poésie attentive (« Le temps qu'il fait, c'est l'ombre d'un seul / qui regarde », p. 22), circonstantielle et circonspecte, pensive, de bonne tenue littéraire, sinueuse et brusquement tendue (« le soir est un acte de foi », p. 23), quand le clair-obscur « foment la couleur » (p. 45).

***Là, et pas là* de Paul Keineg, poésie, postface de Marc Le Gros, Le Temps qu'il fait, Cognac, 2005, 159 p.**

Poète militant pour la cause bretonne (cf. *Le poème du pays qui a faim*, 1967), l'auteur, qui a choisi de vivre aux États-Unis à partir de 1975, travaille une œuvre moins explicitement engagée, mais dont le style « puissant et rude » est « comme à jamais insurrectionnel » (selon l'éditeur). La postface, p. 141-159, est une étude générale de l'œuvre de Keineg. Elle a d'abord paru dans le numéro de mai 2005 de la revue *Europe*.

***Les cahiers de Voronej* de Ossip Mandelstam, poésie, texte en russe et traduction, Christian Mouze, Harpo &, Corbières, 2005, 136 p.**

« On voudrait s'installer ici, tu comprends, dans un Oural vivace et peuplé de gens [...] ». Un grand recueil d'exil, tragique, magique, limpide, intime, comme le signale l'éditeur. Présentation sobre et soignée. Absence de notes.

***Pays du soir* de Pär Lagerkvist, poésie, texte en suédois, traduction et présentation par Gunilla de Ribaucourt, préface de Jean Mambrino, postface de Charles Juliet, Arfuyen, Paris, 2005, 135 p.**

« Si tu crois en dieu et qu'il n'est pas de dieux / alors ta foi est un miracle plus grand encore » » (p. 81). Jamais plus que dans ce recueil paru en 1953, le lauréat du prix Nobel de littérature (1951) n'a été ce « croyant sans foi », cet « athée religieux » comme il aimait se définir. À noter que l'édition ne traduit pas intégralement le recueil original (cf. la postface, p. 123-126, qui parle de « désarroi » et « d'amer bilan » tandis que l'éditeur

signale « une étrange sérénité qui évoque la voix des plus grands spirituels ».

Le saule aux dix mille rameaux : anthologie de la poésie coréenne, médiévale et classique, poèmes traduits du sino-coréen et du coréen, présentés et annotés par Ok-sung Ann-Baron, en collaboration avec Jean-François Baron, éd. bilingue, Éditions Unesco, Langues & mondes-L'Asiathèque, Paris, 2005, 540 p.

Comme il est indiqué dans la présentation, jamais l'ensemble des poèmes classiques coréens (7^e-19^e siècle) n'avait été présenté en français. Trois parties : Poèmes des Trois Royaumes et poèmes du Grand Silla (57 av. J.-C./ 918 ap. J.-C.) - Poèmes de Koryo (918-1392) - Poèmes de Choson (1392-1910). Le choix met en relief le « goût de l'humble et de l'ordinaire » qui caractérise bien des vers (cf. p. 9-28). Abondantes notes infrapaginales.

Anthologie de la littérature latine, choix présenté et traduit par Jacques Gaillard et René Martin, préface de Jacques Gaillard, Gallimard, Paris, 2005, 574 p.

Une anthologie qui commence avec Plaute (254-184 av. J.-C.) et s'achève avec Juvénal et Apulée (seconde moitié du 2^e siècle ap. J.-C.). Les auteurs ont traduit les textes latins tels qu'ils ont été établis pour les éditions de la Collection des universités de France, dite « Budé ». Au total 28 auteurs, tous auteurs « d'une œuvre littéraire », au sens fort de l'expression (cf. la très éclairante préface, p. 7-49, qui énumère les problèmes rencontrés, tant théoriques que pratiques, et les solutions apportées). Chaque auteur a droit à une notice de plus de deux pages et chaque extrait fait l'objet d'une présentation.

Le français, langue de la diversité québécoise : une réflexion pluridisciplinaire, Conseil supérieur de la langue française ; sous la direction de Michel Pagé et Pierre Georgeault, CRÉQC : Québec Amérique, Montréal, 2006, 347 p., ill.

Ouvrage collectif réunissant des philosophes, des politologues, des anthropologues, des psychologues, des sociologues, des psychosociologues et un cadre du Conseil supérieur de la langue française. Plusieurs angles d'analyse sont donc empruntés pour « comprendre la dynamique dans laquelle se joue la place du français dans la communication publique » (cf. l'introduction, p. 17-23). Au total, onze contributions par treize universitaires québécois (9), canadiens (3) et espagnol (1).

***Passage de la modernité, les intellectuels québécois et leurs revues, 1778-2004* de Andrée Fortin, 2^e éd., Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 2005, 445 p.**

Édition augmentée d'une cinquantaine de pages. Cette étude porte sur le discours des intellectuels, analysé à partir du premier éditorial d'environ 600 revues québécoises publiées entre 1778 et 2004. Par cette histoire des revues québécoises, Andrée Fortin, professeure au Département de sociologie de l'Université Laval et ancienne vice-présidente de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois, vise à mieux faire comprendre le rôle des revues dans l'histoire du Québec. Index des revues p. 435-445. Corpus par ordre chronologique et selon les genres. Ouvrage important. C. r. : P. Vennat, *La Presse*, 16 janv. 1994, p. B5. R. Saletti, *Le Devoir*, 15-16 janv. 1994, p. C11. Y. Chevrefils Desbiolles, *La Revue des revues*, 17, 1994, p. 105-106.

***Sahara, mon amour* de Maïssa Bey, photographies de Ourida Nekkache, précédé de *Terre inachevée jusqu'à la perfection*, poèmes recueillis et traduits par la photographe, Éd. de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2005, 121 p. ill. en coul.**

Très bel album assorti de poèmes à la fois lyriques et descriptifs, (cf. p. 52-119) ponctués de sages maximes : « [...] qui trop s'acharne à poursuivre un rêve / vit dans l'exil de lui-même » (p. 75). Une première partie met en regard des photographies du désert et des oasis, des poèmes recueillis dans la région d'Adrar, dans l'Ahaggar, dans le Gourara, etc.

L'EFFEUILLEUR II

Ségala *

France Mongeau, texte

Anne-Laure Héritier-Blanc, gravures

La petite fabrique, France, 2005.

par Janick Belleau

L'œuvre conjointe ayant obtenu le Prix international Saint-Denys-Garneau 2005 est *Ségala* de la poète québécoise France Mongeau, et de l'artiste en arts visuels de la Savoie (France) Anne-Laure Héritier-Blanc. L'auteure commente ce texte paru dans une première version en 1993 (*Mœbius*, n° 57), sous le titre *Ségalas. L'endroit planté de seigle* : c'est l'histoire d'une « femme marchant pour trouver un endroit où construire un abri, car la guerre en Bosnie a tout détruit. Anne-Laure, en le choisissant parmi d'autres de mes textes, lui a attribué une deuxième vie. »

Ségala, un jumelage des images et des mots qui offre à la lectrice l'exemple d'une symbiose. La magie provient de la compréhension de l'Artiste devant la Poète. Ce qui suppose une abnégation de l'égo, le texte ayant été écrit bien avant que les images ne prennent forme.

*Ségala : Le désir de bâtir une maison (...) / J'entends /
frémir aussi cette terre un peu folle, ses enfants et / ses hommes.*

* Coffret de format oblong à couverture beige. Illustrations et texte typographié, sans pagination. Feuilles détachées retenues par une cordelette en cuir. Sur papier Zerkall 250 g, pour les gravures ; impression numérique, côté recto seulement, sur Canon S 750 et lavis sur papier Japon, pour le texte.

Le texte se veut un témoignage de compassion envers les populations dévastées par des guerres récentes. *Elle ne dit jamais rien de cette terreur-là (...) / Je reconnais sa plainte. (...) / Elle a rêvé une forteresse. (...) / Elle l'a construite à mains nues.*

Dans un même esprit sororal, il pourrait aussi s'agir d'un hommage rendu à la révolutionnaire Rosa Luxembourg (1870-1919) qui s'ennuyait des champs de seigle de sa Pologne natale alors qu'elle œuvrait en Allemagne.

Elle m'offre à manger comme à une sœur et m'apprend le corps sang-froid, la gravité de l'errance (...).

Le texte prend racine avec les illustrations d'Anne-Laure Héritier-Blanc. En donnant à ses gravures la forme des matériaux évoqués par la poète, l'artiste entre concrètement dans le corps spirituel de l'écrivaine. Toutes les illustrations, sauf la dernière, s'apparentent aux « *pierres plates* ». Pour ajouter une note d'authenticité, l'artiste a intégré un épi de seigle à l'un des dessins. Les gravures qui ornent les pierres révèlent ici la « *fibre de sa robe* », là des « *tissus de soie sauvage* ». Plus loin, une pierre sur laquelle sont gravés des signes pourrait être un bijou porté par une femme « *entre ses seins* ».

Sculpter un abri de bois ou construire une maison « *dans une plaine* » ou sur des « *terres désolées* », suppose « *un peu de poussière* » semée par l'artiste sur les pages de l'œuvre. La « *colère* », la « *violence* », le « *sang* » appellent les tons de brun et de rouge et la « *terreur* » incorpore le gris et le noir. « *Bâtir* », écrit la poète. Pour ne plus détruire. *Ségala*, une œuvre profonde tant sur les plans visuel que textuel.

Chants de la terre morte

Andrée Dahan

Éditions TROIS, Laval, 2006, 100 p.

par Éliane Bélanger

En écho à ces *Chants de la terre morte* d'Andrée Dahan, la mémoire d'un pays, l'impuissance dans laquelle les exilés sont plongés, alors que la violence éclate un peu partout au Moyen-Orient. D'origine égyptienne, Andrée Dahan sait bien à quoi les habitants de la région palestinienne font face. Ainsi, la légende d'Osiris, dieu égyptien dont le corps découpé fut disséminé aux quatre coins de la vallée du Nil, semble symboliser l'éclatement d'un pays et l'écartèlement ressenti par les immigrants en exil.

Vraisemblablement écrits après le 11 septembre 2001, ces poèmes se présentent en quatre temps. Dans « Le chant absolu de la mémoire », les poèmes tracent le chemin de l'exil à travers la mémoire ; mémoire individuelle et collective.

Au deuxième temps, dans « Les intermittences du regret », la guerre jette à la face du monde toute sa violence. Le pays d'origine est déchiré, les habitants, ces êtres chers que l'on a quittés, sont blessés, tués et l'on demeure impuissant devant ce désastre. Comment ne pas pleurer devant tant de souffrance, comment ne pas regretter un temps meilleur, mais toujours à venir ?

« Territoires secrets » montre bien, je crois, la dichotomie qui existe entre le soulagement de s'éloigner des affrontements et la tristesse d'être ainsi séparé de ses racines et des êtres aimés. Comme si s'exiler équivalait à se séparer de soi, car « Partir, c'est désertier son propre vaisseau ».

La dernière partie du recueil « Défausse du sacré » fait le malheureux constat d'une nation, d'un monde déchiré, pour ne pas dire massacré par des guerres de pouvoir et d'idéologie. Mais les humains, eux, restent, pris au centre de ce « feu dévorant – Du troisième millénaire ». Pourtant l'espoir demeure encore possible, grâce à la foi d'un « vent de renaissance », grâce à la mémoire d'un bonheur.

Dans une écriture dense et lyrique où les images frappent autant que les bombes, Andrée Dahan écrit ici une autre page de son œuvre marquée par l'exil et le métissage culturel. Mais plus que tout, ce recueil nous porte à réfléchir à notre destinée en tant qu'humanité, il nous offre aussi la clé de notre survivance, car toute histoire se bâtit sur l'amour et son souvenir.

L'EFFEUILLEUR II

Prostitution

Perspectives féministes

Élaine Audet

Sisyphé, Montréal, 2005, 120 p.

par Lucy Pagé

L'ouvrage d'Élaine Audet s'insère dans un discours féministe radical. Plusieurs citations puisées à même le site internet dans les ouvrages précédents de l'éditrice et auteure (17 références sur 71) nous le confirment. La synthèse des perspectives féministes sur cette question traitée par Audet, nous démontre que la plupart de ses références n'élargissent aucune ouverture sur la résolution de problèmes suscités par la prostitution. L'auteure ne prône rien de moins que l'abolition de ce métier et souhaite en criminaliser les maillons structureaux mâles, tout en niant le libre arbitre des prostituées.

Des propos démesurés discréditent, par moment, certains commentaires éclairants (p. 42). Ainsi, Audet rapproche le choix professionnel de certaines prostituées du port de l'étoile jaune ou de l'enchaînement des esclaves noirs. Oui, il y a des abus, nous relate l'auteure, oui, certaines femmes semblent heureuses et choisissent de vivre de la prostitution ; mais, non, toutes ne doivent pas abandonner ce métier, quitte à vivre de l'aide sociale.

Audet critique aussi le milieu universitaire qui, à son grand dam, est trop laxiste sur le sujet, de même que le discours libertaire des travailleuses de rue de Stella, à l'encontre du discours radical. Selon l'auteure, les prostituées, au contraire des lesbiennes, n'ont pas de recherche identitaire eu égard à la dépossession du corps des femmes par les hommes. Elle soutient que le regard porté par d'autres femmes sur la prostitution exclut l'analyse féministe, fondamentale, des rapports sexuels sociaux et dominants. Elle discrimine la prostituée du prostitué : les effets pervers sont plus nocifs chez la femme, dit-elle, à cause du pouvoir patriarcal qui ne s'applique pas aux garçons.

Par ailleurs, son approche du « principe d'humanité » est intéressante. Or, son radicalisme l'étouffe. Au sein de toute société existent des microcosmes sociaux et le milieu de la prostitution n'y échappe pas : il y a du beau et du moche, ce que l'auteure néglige d'analyser, greffant de surcroît à ses assertions des jugements de valeur condescendants. Faits à signaler : Athènes a réclamé des milliers de prostituées pour accueillir les touristes lors de ses Jeux olympiques et, en Allemagne, on construit des cabanes à forniquer pour la coupe du monde 2006. L'auteure déresponsabilise les prostituées en mettant tout sur le dos des hommes (p. 86), dilue la juste part de données comparables (p. 108) et exige de toutes les femmes de faire front commun contre la prostitution.

Élaine Audet instaure un débat politique extrémiste, inconciliable avec un discours non répressif et l'autodétermination de chaque femme, peu important ses choix de vie. N'est-il pas utopique de vouloir détruire ce qui est profondément enraciné ?

Lauréate
Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Prose 2006

ROY, Françoise

Si tu traversais le seuil

L'instant même, Québec, 2005.

Née à St-Hyacinthe en 1959, Françoise Roy détient une maîtrise en géographie, ainsi que des certificats en études latino-américaines et en traduction anglais-espagnol.

Elle a travaillé comme interprète de conférence, professeure de français et d'anglais, et traduit plus d'une vingtaine d'ouvrages, surtout des livres de poésie. Récipiendaire, en 1997, du Prix national de traduction littéraire en poésie (INBA, Mexique), elle s'installe à Guadalajara en 2002, année où elle remporte le 2^e Prix national de nouvelle Victoria de las Mercedes, et fonde la revue mensuelle d'art et de culture Tragaluz dont elle est éditrice. Françoise Roy collabore, depuis quelques années, au supplément culturel « Acento » du quotidien La voz de Michoacan. Auteure de sept recueils de poésie, cinq dans la langue de Juan Rulfo et deux en version bilingue français-espagnol, elle a obtenu en 2005 la bourse de littérature du Ministère de la Culture de Jalisco et du Conseil des Arts du Mexique.

Son roman *Si tu traversais le seuil* « existe, écrit Suzanne Giguère, d'abord par sa puissance de suggestion (poétique), ensuite par sa partie souterraine, invisible (réflexions sur la folie, la liberté et la différence), enfin par l'ironie douce et l'humeur badine qui remontent à la surface comme des bulles » (*Le Devoir*, 14/01/06).

Première mention
Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Prose 2006

AMYOT, Linda

Ha Long

Leméac, Montréal, 2004.

Ha Long « dévoile la face intime de l'adoption internationale » comme le signale Monique Roy (*Châtelaine*) qui résume ainsi ce premier roman de Linda Amyot : « Au Vietnam, une femme met au monde une petite fille qu'elle ne pourra garder. Au Québec, une femme stérile attend cette enfant. Les voix croisées de ces deux mères disent, sur un ton feutré, la violente douleur de l'une et l'espérance de l'autre. Un beau texte, émouvant et sobre ». Selon Suzanne Giguère (*Le Devoir*), *Ha Long* « s'impose par sa qualité d'écriture, un ton juste, un style épuré et une émotion constante ».

Titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en études littéraires à l'UQÀM, Linda Amyot a également suivi des cours d'appoint en rédaction et littérature anglaises ainsi qu'en psychologie. Elle porte un intérêt marqué pour les langues étrangères, à preuve notamment son diplôme d'études collégiales en cette matière.

Collaboratrice régulière à *Nuit blanche*, elle y a signé des entrevues avec des auteurs, de même qu'un dossier sur les rapports des écrivains québécois avec l'Extrême-Orient. Elle a publié des récits et nouvelles dans plusieurs autres revues québécoises ainsi que dans *Contreciel* (France), et dirigé un numéro thématique, *Impressions de Chine*, pour *Dérives*. Elle œuvre en scénarisation, rédaction et communications, domaines dans lesquels elle donne aussi de la formation et fait du coaching. Après avoir été à l'emploi de grandes entreprises, d'agences et d'organisations pendant près de vingt ans à titre de conseillère et gestionnaire en communications, elle travaille maintenant à son compte.

Deuxième mention
Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Prose 2006

SENEZ, Sabica

Nulle part ailleurs,

L'instant même, Québec, 2004.

Née à Montréal en 1970, Sabica Senez vit à Québec où elle a grandi, puis s'est formée en graphisme. Après avoir œuvré quelques années dans ce domaine, elle s'est tournée vers la coordination et les communications dans les milieux social et culturel. Depuis 2002, elle travaille dans un organisme de diffusion d'événements (cinéma et vidéo).

Auteure de nouvelles parues dans des revues québécoises, Sabica Senez a vu l'un de ses textes primé au Concours de nouvelles de l'Agence Québec-Wallonie/Bruxelles pour la jeunesse, et publié dans le recueil *Traversées* (L'instant même/Les Éperonniers). Pour le compte de la Fédération internationale des professeurs de français, elle a réalisé des ateliers de création littéraire, ainsi que quelques documents et études en littérature.

Avec *Nulle part ailleurs*, Sabica Senez a été finaliste au Prix Anne-Hébert 2005. Ce premier roman aborde « avec sobriété », tel que le mentionne à juste titre son éditeur par voix de communiqué, « l'univers trouble d'une relation basée sur le manque, où absence du père rime avec fuite des responsabilités et refus de vieillir ». Stanley Péan a signalé que « la gravité du sujet n'exclut pas une sérénité, une qualité d'émotion à mille lieues du sentimentalisme dont d'autres, à la plume moins assurée, n'auraient su faire l'économie » (*Le libraire*, 2004/07/15).

Illustrateur

TURELLA, Gianni

Gianni Turella est né en 1930, dans le petit village italien d'Isera (province de Trente) où il se consacre entièrement à la peinture depuis 1960. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Trente, il réalise sa première exposition solo en 1963. Travailleur acharné, il a depuis participé à plus de 70 expositions en Europe, en Australie et aux États-Unis, et plusieurs de ses œuvres font partie de collections privées.

À l'automne 2005, il exposait pour la première fois au Québec, au Gesù / Centre de créativité, lors de l'événement multidisciplinaire « Le sacré réapproprié ». On a donc pu voir vibrer sur les murs de ce lieu de diffusion montréalais, une série de peintures de Gianni Turella, à l'acrylique, son médium de prédilection, sous le titre général de *Il colore nella sacralità / La couleur du sacré*.

« Un langage pictural source de lumière, de mouvement et de vie. Éclaboussé d'une multiplication de tons, le geste sacré de cet artiste italien laisse percevoir une immense force créatrice. » C'est ainsi que les organisateurs de la 12^e édition d'Art sacré du Gesù présentaient le peintre de renommée internationale qui affirme avoir « toujours voulu chanter avec le silence des couleurs ».

Auteurs

BÉLANGER, Éliane

Née à Laval en 1973. A poursuivi des études littéraires à l'Université du Québec à Montréal et détient une maîtrise en création littéraire. A aussi animé des ateliers d'écriture. Travaille présentement dans le milieu de l'édition à titre de chargée de projet. A publié dans la revue *Arcade* et collabore à *Brèves littéraires* depuis quelques années.

BELLEAU, Janick

Diplômée de l'Université d'Ottawa en lettres françaises et en communications sociales. Rédactrice culturelle depuis les années 1980, ses écrits sont publiés au Québec, au Canada et à l'étranger. À son actif : un essai socioculturel, *Le Manitoba des femmes répond – questionnaire Gabrielle Roy*, et deux recueils de poésie, *L'En-dehors du désir* et *Humeur... / Sensibility... / Alma...*

BOULÉ, Claire

Après une carrière dans l'enseignement de la littérature au collégial, a pris sa retraite en 2003 pour se consacrer à l'art et à l'écriture. En 1982, a mérité le 2^e prix Octave Crémazie pour *L'Été interdit*, poésie. En 2003, a fait paraître un recueil poétique *Poreuses Frontières* et, en 2006, des nouvelles, *Maison ouverte*, aux éd. du Vermillon à Ottawa. A participé aussi à des collectifs dont *Des nouvelles du hasard* (Vermillon, 2004).

BRAULT, Stéphane

Né à Montréal, habite maintenant Gatineau où il travaille comme interprète. A traduit en français plusieurs romans d'auteurs canadiens. Depuis quelques années, renoue avec la poésie.

BRUNET, Odile

Diplômée de l'Université Laval en communication et en administration, vit à Québec avec ses deux filles, leur père, un poisson rouge et peut-être une ou deux araignées. Après des ateliers d'écriture avec l'écrivaine Esther Croft, se laisse absorber par la vie revécue. Ses poèmes, qu'elle lit en public comme en privé lors de rencontres littéraires, sont publiés pour la première fois.

CATALANO, Francis

A publié quatre recueils de poèmes : *Romamor* (1999), *Index* (2001), *M'atterres* (2002) et *Panoptikon* (2005). De l'italien, a traduit plusieurs auteurs, dont le poète Valerio Magrelli : *Instructions pour la lecture d'un journal* (2005). A préparé une micro-anthologie de la poésie italienne contemporaine parue dans le N° 40 de la revue *Exit*, ainsi qu'une anthologie de la poésie québécoise pour la revue italienne *l'immaginazione* (2006).

CINQ-MARS, Chloé

Titulaire d'une maîtrise en création littéraire à McGill, détient un diplôme en scénarisation pour le cinéma de l'INIS. Son récit intitulé *Crachat* a remporté le Prix du jeune écrivain francophone 2002 et a été publié aux éditions du Mercure de France. Grâce à une bourse du Conseil des arts et lettres du Québec, se consacre présentement à l'écriture de son premier long métrage, *Quand je serai morte, je serai capitaine*, qui s'inspire de « La lettre ».

CLAVEAU, Rachel

Née en 1972. A participé au recueil intercollégial de poésie *Pour l'Instant* (1995). A suivi des ateliers de création avec Éric Roberge et Gérald Gaudet. A pris part à une lecture publique à Trois-Rivières en 2005, en tant que poète de la relève, lors du deuxième grand récital « Poètes à découvrir » du Festival international de poésie. Poursuit un baccalauréat en études littéraires à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

COPPENS, Patrick

Poète, écrivain, dessinateur, bibliographe. Cofondateur et président (1985-1989) de la Société littéraire de Laval, animateur de ses soirées de poésie « Parole en liberté ». Fondateur et animateur depuis 1997 des Mardis de Port-Royal, libre regroupement de 35 artistes. Cofondateur, en 2003, des Éditions 42° Parallèle. A publié 25 livres (poésie, anthologie, bibliographie critique, récit poétique, humour). Derniers titres parus : *Ciel convertible* (Éd. 42° Parallèle, 2004), *Venez nous serons seuls* (Éd. d'art Le Sabord, 2001). À paraître : *Je joue dans quatre têtes* préfacé par Jacques Brault.

DAHAN, Andrée

En parallèle à une carrière dans l'enseignement du français et de la littérature en Égypte, au Québec, en France et au Maroc,

a fait paraître textes de fiction et poèmes dans les revues *Arcade*, *Brèves littéraires* et *Art Le Sabord*. A publié un recueil de poésie, *Chants de la terre morte* (TROIS, 2006), et trois romans : *Le Printemps peut attendre* (roman, Quinze, 1985), *La jeune fille au luth*, (TROIS, 2002) et *L'Exil aux portes du paradis* (Québec Amérique, 1993), qui lui a valu le Prix Le Signet d'or en 1994.

DANDOIS-PARADIS, Aimée

Ex-présidente de la Société des écrivains canadiens, vice-présidente de la Société littéraire de Laval et secrétaire-trésorière à la Fondation lavalloise des lettres. A été journaliste, animatrice à la télévision communautaire et enseignante. A animé des ateliers de poésie à Laval et à Montréal (au Gesù, centre de créativité). A publié deux recueils de poésies, *À corps et à cris* (1998) et *Sang des mots* (2004) chez CIDIHCA, des poèmes dans *Brèves littéraires* et *Arcade*, ainsi que des nouvelles dans l'*Almanach littéraire gaspésien* et le collectif *Une île en mots. Laval se livre. Fait partie d'anthologies.*

DESCHÊNES, Louise

Née en 1957 à Québec, vit présentement à Laval. Travaille comme bibliothécaire à la Bibliothèque nationale du Québec. Passionnée de littérature, elle s'intéresse particulièrement aux romans intimistes et à la poésie. A publié un recueil de poésie, *Cet instant orphelin* (Écrits des Forges, 2001), et quatre romans : *Le carnet fantôme* (Pleine Lune, 1989) ainsi que *Une femme effacée* (1999), *Le berceau des ombres* (2002) et *Compassion* (2005), aux Éd. TROIS.

DUPUIS, Marie

Née à Montréal, vit à Montréal et mourra à Montréal. Sa destinée n'est pas tributaire de ce lieu mais des attaches affectives qui y sont greffées. Passionnée d'écriture, partage sa folie des mots en animant des ateliers d'écriture dans des Centres communautaires. Finaliste au Prix Brèves littéraires de poésie 2005, elle a publié dans *Brèves littéraires*, *Main blanche* et *Carquois*.

DUSSAULT FRENETTE, Catherine

Née à Coaticook un dimanche après-midi de l'an mil neuf cent quatre-vingt-sept. Se dirige présentement vers des études universitaires en littérature à l'Université de Sherbrooke. Cette contribution à la revue *Brèves Littéraires* constitue sa première expérience de publication.

FAUSTINO, Alexandre

Né à Montréal par une journée froide d'octobre. Intervenant social de profession, a travaillé avec les jeunes de gangs de rue, les anciens détenus et en psychiatrie. A publié dans plusieurs revues et participé à de nombreux événements littéraires. A fait paraître en 2004 un premier recueil aux éditions Poètes de brousse, *Sa beauté carcérale*.

JOACHIM, Monique

Violoncelliste de profession, se spécialise dans l'enseignement de la musique auprès des jeunes. Commentatrice de concert auprès de festivals français renommés, enseigne au Stage Orchestral Vivaldi de Normandie et, depuis près de 25 ans, à l'Académie internationale du Domaine Forget de Saint-Irénée. Ses écrits sont publiés dans des revues littéraires au Québec et en France. Récipiendaire de plusieurs prix d'écriture, obtient le 1^{er} Prix Littéraire Radio-Canada 2004, volet « récit de voyage ». A collaboré au collectif *Une île en mots* (Éd. BRÈVE, Laval, 2005).

LABRÈCHE, Paul

Né en 1965, débarque à Montréal en 1988 pour entreprendre une formation d'acteur. A remporté le 2^e prix du Concours de nouvelles Voir en 1999 et le 1^{er} Prix Littéraire Radio-Canada 2003, catégorie « nouvelle ». Les revues *Ciel Variable*, *Exit*, *Mœbius* et *Brèves littéraires* ont également publié ses poèmes et nouvelles. A publié un roman jeunesse aux Éditions TROIS (2005), *Miriam, Boudi, Mario Broche et compagnie*, qui lui valut une mention spéciale lors de la remise du Prix Cécile-Gagnon.

LEDUC-LEBLANC, Jérémie

Détient un baccalauréat et une maîtrise en création littéraire de l'Université du Québec à Montréal ainsi qu'un doctorat de l'Université McGill. Cofondateur du Groupe interuniversitaire des jeunes chercheurs en création, s'intéresse depuis longtemps aux processus régissant la création et en particulier aux relations entre écriture et mouvement. A publié quelques textes dans *XYZ*, *la revue de la nouvelle*, *Zinc* et *Liberté*.

MINGUEZ, Francine

Abitibiennaise de naissance, a fait des études en lettres et en andragogie. Longtemps professeuse et animatrice, a surtout exploré l'écriture dans les communications et comme parolière. « Je ne résiste » pas fait partie d'une suite de poèmes longs.

MORIN, Vicky

Née à Montmagny en 1974, a fait des études en littérature et en éducation. Enseigne actuellement la littérature à l'Institut de technologie agroalimentaire au campus de La Pocatière. « Le Vent parfois » est sa deuxième nouvelle à paraître dans *Brèves littéraires*.

NADEAU, Charles André

Né à Rivière-du-Loup et demeure à Québec. A complété le cours classique et a fait carrière dans la marine. A résidé à Victoria, Toronto, Halifax, Paris et Newport (Rhode Island). Poursuit des études en histoire au niveau de la maîtrise. Écrit du théâtre et de la poésie. A publié dans *L'écrit primal*, *Bilboquet* et *Brèves littéraires*.

OUELLET-LITALIEN, Kevin

Étudiant en arts, lettres et médias au Centre d'études collégiales de Carleton. Arbore une passion touffue pour l'écriture et la littérature. Est inspiré entre autres par le souvenir, le voyage et l'amour. Troisième prix au Concours intercollégial de poésie.

PAGÉ, Lucy

Poète, critique, philosophe, participe à de nombreuses lectures publiques et privées, au Québec. A collaboré en tant que critique culturel et littéraire à quelques journaux régionaux et à des périodiques communautaires et, depuis peu, collabore à des revues et à des bulletins littéraires. À plusieurs reprises, a marié arts visuels, musique et poésie. A publié des textes poétiques dans *Brèves littéraires* ainsi que des récits, nouvelles courtes et poèmes dans *La compagnie à numéro*. Récipiendaire en 2004 d'une mention de la Société des écrivains canadiens (Montréal) pour son recueil de poésie *Marcher sur tes os* et, en 2005, du Prix Brèves littéraires de poésie pour une suite inédite de *L'écho des tambours*.

PARADIS, Daniel

Écrivain et traducteur de l'anglais au français. A publié aux éditions Le Nordir un recueil de nouvelles, *Le feu sur la lune (et autres histoires)* et un roman, *Le roi des pissenliits*. A collaboré au collectif *Une île en mots*. *Laval se livre* et fait paraître des nouvelles dans *XYZ. La revue de la nouvelle*, ainsi que des poèmes dans les revues belges *Traversées* et *Pollen d'azur*. A remporté le 1^{er} prix (volet québécois) du Concours binational de nouvelle Mexique-Québec, organisé par *Brèves littéraires* et le quotidien mexicain *Reforma*.

PARÉ, Suzanne

Écrire pour s'amuser, jouer avec les mots, inventer des histoires vraies, raconter les sentiments des humains, voilà un plaisir qu'elle souhaite renouveler le plus souvent possible. A publié à quelques reprises déjà dans *Brèves littéraires*, *XYZ. la Revue de la Nouvelle*, *Les saisons littéraires*. Toute nouvelle publication représente un cadeau, une poussée vers un nouveau défi.

SOMAIN, Jean-François

A publié son premier roman en 1966. En quarante ans d'écriture, a fait paraître une quarantaine d'ouvrages, tout en menant une carrière diplomatique aux quatre coins du monde. Habite maintenant au bord d'un petit lac dans la Gatineau, d'où il sort à l'occasion pour accompagner ses nouveau-nés et rencontrer des gens qu'il aime.

VALIQUETTE, Alexandra

Étudiante au Cégep de Saint-Jérôme. Premier prix au Concours intercollégial de poésie.

VIGNEUX-SALESSE, Èvelyne

Depuis sa plus tendre enfance, elle observe. Son regard depuis se balade, se posant sur tout et sur rien. Sa tête aime à errer, fascinée par l'être humain et ses multiples dérivés. Ses principales sources d'inspiration sont le foie gras, le champagne et le fait de parler d'elle à la troisième personne du singulier. Étudiante au Collège de Maisonneuve. Deuxième prix au Concours intercollégial de poésie.

VOLANT, Éric

Né à Anvers (Belgique) en 1926 et établi au Québec en 1949. Professeur retraité associé de l'Université du Québec à Montréal. Ancien directeur de *Frontières*, revue des Études interdisciplinaires sur la mort et le deuil. Rédacteur de *Parlécrit*, bulletin des Écrivains francophones d'Amérique (ÉFA). Membre du comité de rédaction de *Reflets*, journal de l'Association québécoise des retraités du public et du parapublic (AQRP). Auteur de *Jeu des affranchis* (Fides, 1976), *Des morales* (Éditions Paulines, 1985), *Adieu, la vie...* (Bellarmine, 1990), *Jeux mortels et enjeux éthiques* (Sapientia, 1992), *Dictionnaire des suicides* (Liber, 2001), *La maison de l'éthique*, (Liber, 2002), Prix de l'essai 2002 de la SÉC.

Brèves littéraires
Bulletin d'abonnement

	1 an/3 n ^{os}	2 ans/6 n ^{os}
Régulier	30 \$	55 \$
Institution	45 \$	85 \$
Étranger	45 \$	85 \$

En kiosque : 12 \$ le numéro régulier

(Les prix à l'abonnement comprennent les taxes)

Je désire m'abonner à *Brèves littéraires* ___ me réabonner ___

à partir du numéro en cours _____ ou du numéro _____

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Ville (province) _____

Code postal _____ Téléphone (____) _____

Courriel _____

Ci-joint, la somme de _____ \$ pour 3 n^{os} ___ 6 n^{os} ___

Les mandats et les chèques doivent être adressés à :

Brèves littéraires, 397, boul. des Prairies, bureau 300,

Laval (Québec) H7N 2W6

Téléphone : (450) 978-7669 • Télécopieur : (450) 978-7033

Courriel : editionsbreve@bellnet.ca

LIBRAIRIE *Raffin*

*partenaire de
la Société littéraire de Laval*

*Vaste choix de volumes
français et anglais*

*Lieu agréable de rencontre pour les
écrivains au Café Morgane*

1820, Pierre-Péladeau, Laval (Québec)
(450) 682-0636

Avec ses Brèves, la Société littéraire de Laval nous permet de préserver notre culture littéraire tout en découvrant de nouveaux talents d'ici et d'ailleurs.

Au plaisir de vous lire !

Robert CARRIER

Député de la circonscription Alfred-Pellan

Bureau : (450) 661-4117

Nicole DEMERS

Députée de la circonscription Laval

Bureau : (450) 686-2562

Serge MÉNARD

Député de la circonscription Marc-Aurèle-Fortin

Bureau : (450) 965-1188



**FESTIV'ELLES/FESTIVAL INTERNATIONAL
DES FEMMES DE MONTRÉAL (FIFM) 2006**

**Hommage à Anne-Marie Alonzo (1951-2005),
poète, festivalière et éditrice.**

Samedi le 12 août de 17 h 30 à 19 h

**Lecture de sa poésie par Andrée Dahan, Louise Deschênes,
Claire Varin et Carole Leroy, membres de la Société littéraire
de Laval. Les auteures de sa Maison (Éditions TROIS) liront
aussi quelques-uns de leurs propres textes.**

**La programmation complète du Festiv'Elles
au www.lesellesdelaculture.com**

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 116

AVRIL 2006



Danielle Fournier
Hugues Corriveau
André Brochu
Andrea Moorhead
Sylvie Nicolas
André Berthiaume
Saint-John Kauss
Michel Dumas
Jean-Claude Brochu
Georges Leroux
Paul Chamberland
Yvon Rivard

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):

- | | |
|--|-------|
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> INSTITUTIONS | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87 Succursale Place du Parc Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

« C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule : il faut plus que de l'esprit pour être auteur ».

– Jean de la Bruyère (1645-1696)

J'ajouterais bien humblement : il faut du cœur, il faut de la passion, il faut du courage aussi. Il faut de la générosité pour partager un peu ou beaucoup de soi-même. Merci !

Alain Paquet

Député de Laval-des-Rapides
Adjoint parlementaire
au ministre des Finances



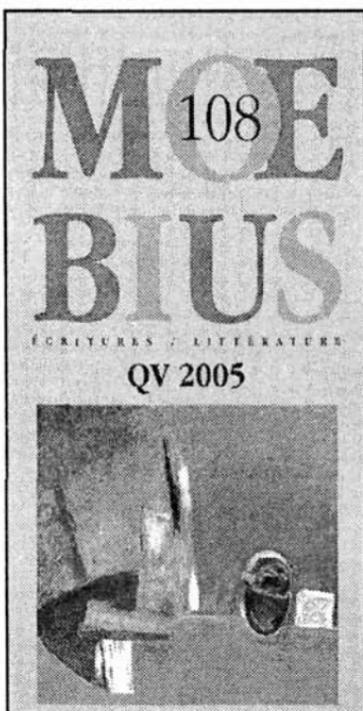
Nos sincères félicitations
à la revue *Brèves littéraires*.

La création littéraire est au cœur
de notre culture et de notre société.



RAYMONDE FOLCO
Députée de Laval-Les Îles
Porte-parole libérale aux langues officielles

674, de la Place-Publique, bureau 205
Laval (Québec) H7X 1G1
Tél. : (450) 689-4594 Téléc. : (450) 689-5092
folcor1@parl.gc.ca



MCEBIUS, n° 108

QV 2005

sous la direction de
ROBERT GIROUX

TEXTE EN MÉMOIRE
Objets et acéphalie de Jean-Marc Desgent

CARL BERGERON
LOUISE BLOUIN
LOUISE-MARIE BOUGHARD
NICOLE CAMPEAU
ÉRIC CARDINAL
LAURENT CHABIN
VÉRONIQUE DESFORGES
CLAIRE DUMAY
KARINE GLORIEUX
RAPHAËL H
FRANÇOIS-XAVIER LIAGRE
SOPHIE MAROIS
JEAN MARTIN
BERNARD POZIER
ALAIN ROBINET
DIANE-ISCHA ROSS

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT
Myriam Brunelle à Wajdi Mouawad

MARATHON D'ÉCRITURE INTERCOLLÉGIAL

COUPON D'ABONNEMENT

4 NUMÉROS PAR ANNÉE (TAXES INCLUSES)

PRIX AU NUMÉRO : 10 \$

Nom :

Adresse :

Tél. :

Je m'abonne à partir du numéro :

1 an : 30 \$
55 \$

2 ans : 55 \$ (abonnement régulier)
100 \$ (institution)

MCEBIUS, 2200 rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec) H2H 1N1
Tél. : (514) 597-2335 www.triptyque.qc.ca

SA MISSION

Être à Laval et dans la francophonie un foyer actif de sauvegarde et de promotion des arts littéraires de langue française.

Fondation lavalloise des lettres

Une île en mots, Laval se livre



Le collectif réunit, pour la première fois sur l'île Jésus, une trentaine d'auteurs inspirés par la vie dans une ville *encore si peu rêvée par les auteurs de fiction*, comme le souligne Claire Varin, codirectrice du recueil avec Laurent Berthiaume. L'ouvrage, de belle facture, comporte des photographies, sépia ou en couleur, qui évoquent chacun des quartiers de l'île Jésus, dans ce qu'ils ont d'universel. Comme un clin d'œil aux quatorze municipalités fusionnées en 1965.

La Route de l'art public, du patrimoine et de la littérature

40 cartes postales - 5 séries thématiques : liens historiques, éléments naturels ou agricoles, éléments ethnologiques, témoins du bâti et art public. Photographies d'époque ou actuelle et mots d'auteurs, membres de la Société littéraire de Laval.



Pour commander
Éditions BRÈVE au 450-978-7669

FAITES VOS DON\$ À

FONDATION LAVALLOISE DES LETTRES

397, BOUL. DES PRAIRIES # 415

LAVAL (QUÉBEC) H7N 2W6

TÉLÉPHONE : 450-688-1000

Émission de reçu à usage fiscal sur demande
pour un don de 30 \$ et plus.

Les meilleurs nouvelliers publient dans

XYZ
La revue de la nouvelle

1 an/4 numéros (ttc)

<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

<i>Individu</i>	<i>Institution</i>
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Chèque

Mandat postal



N° _____

exp. / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37

Courriel : info@xyzedit.qc.ca

Prix du Conseil de la culture

Édition 2006

Appel de mises en candidature

Tous les deux ans, le Conseil de la culture de la Ville de Laval rend hommage à des Lavalloises et des Lavallois en reconnaissant leur contribution significative et novatrice à la vie culturelle de chez nous. Par l'attribution des Prix du Conseil de la culture, des artistes, des artisans, des créateurs et des organismes sont ainsi honorés pour leur apport exceptionnel dans tous les domaines de la culture lavalloise.

Prix Animation et sensibilisation à la culture

Prix Recherche, création et conservation

Prix Diffusion culture

Prix Événement

Prix Relève

Prix Hommage

Prix Ville de Laval

**Date limite pour le dépôt du dossier de candidature : le
vendredi 2 juin 2006**

Le Conseil de la culture, présidé par Mme Jocelyne Guertin, dévoilera le nom des lauréats le 19 octobre prochain.

Le formulaire est disponible dans les bibliothèques municipales, à la Maison des arts et au Comptoir multiservice situé au 1333, boulevard Chomedey. Vous pouvez également le télécharger à partir du portail de la Ville de Laval, à la page Culture : www.ville.laval.qc.ca

Renseignements : 450 662-4440

Achévé d'imprimer en avril 2006
chez Ginette Nault et Daniel Beaucaire
à Saint-Félix-de-Valois (Québec)

Brèves littéraires N° 73

Linda	AMYOT
Éliane	BÉLANGER
Janick	BELLEAU
Claire	BOULÉ
Stéphane	BRAULT
Odile	BRUNET
Francis	CATALANO
Chloé	CINQ-MARS
Rachel	CLAVEAU
Patrick	COPPENS
Andrée	DAHAN
Aimée	DANDOIS-PARADIS
Louise	DESCHÊNES
Marie	DUPUIS
Catherine	DUSSAULT FRENETTE
Alexandre	FAUSTINO
Monique	JOACHIM
Paul	LABRÈCHE
Jérémie	LEDUC-LEBLANC
Francine	MINGUEZ
Vicky	MORIN
Charles André	NADEAU
Kevin	OUELLET-LITALIEN
Lucy	PAGÉ
Daniel	PARADIS
Suzanne	PARÉ
Françoise	ROY
Sabica	SENEZ
Jean-François	SOMAIN
Alexandra	VALIQUETTE
Èvelyne	VIGNEUX-SALESSE
Éric	VOLANT

Illustrations

Gianni TURELLA

ISSN 11948159



9 771194 815008

73



ISBN 2-923059-14-X



9 792923 059142

14 \$